

JUILLET 1998
N° 111 - 35 F

Unité

D E S C H R É T I E N S

REVUE
ŒCUMÉNIQUE
DE FORMATION
ET D'INFORMATION



Jésus-Christ, seul Seigneur, le dire et le vivre ensemble aujourd'hui

*Session œcuménique nationale
- Viviers-sur-Rhône - 27-30 avril 1998 -*

- Jésus Seigneur dans la foi des premiers chrétiens
- Témoignage chrétien au Liban
- Christianisme et religions extrême-orientales
- Comment Jésus est "le Seigneur"
- Nouvelles du COE
- Activités du Conseil pontifical pour l'Unité des Chrétiens
- Actualité œcuménique
- Jalons sur la route de l'Unité

Unité

DES CHRÉTIENS

Revue trimestrielle
de formation et d'information

Rédaction-Administration
80, rue de l'Abbé Carton
75014 PARIS ☎ 01 53 90 25 50

Directeur de publication :
Christian Forster

Secrétaire de rédaction :
Jérôme Cornélis

Assistante de rédaction :
Marie-Cécile Dassonneville

Composition, maquette, gravure :
SCPP-BAYARD PRESSE
21, avenue Léon Blum - 59370 MONS-EN-BARCEUL
IMPRIMERIE DE LA CENTRALE
10-12, rue de l'Hospice - 62301 LENS Cedex
N° C.P.P.A.P. 51562

Comité interconfessionnel de rédaction :
**Jérôme Cornélis, Sophie Deicha,
Christian Forster,
Matthew Harrison, Gérard Miché,
Geoffroy de Turckheim.**

ABONNEMENTS

France

- C.C.P. Association/Revue U.D.C.
• Simple : 140 FF
• Soutien : 190 FF
• le numéro : 35 FF

Belgique

- Communauté de la Résurrection,
B 5020 Vedrin-Namur.
C.C.P. 000 - 1410048-56
• Simple : 830 FB

Suisse

- C.C.P. Constant Christophi,
Revue Unité des Chrétiens
12 - 82343 - 6
• Simple : 38 FS

Autres pays

- C.C.P. Unité des Chrétiens
• Abonnement : 150 FF
• Surtaxe aérienne : 35 FF en plus

ÉDITORIAL

3

JÉSUS-CHRIST, SEUL SEIGNEUR
Père Christian Forster

DOSSIER

4

SESSION ŒCUMÉNIQUE NATIONALE

- Viviers-sur-Rhône - 27-30 avril 1998 -

«Un seul Seigneur, Jésus-Christ !
le dire et le vivre ensemble aujourd'hui»

• Interventions majeures

- JÉSUS SEIGNEUR DANS LA FOI DES PREMIERS CHRÉTIENS
Professeur Daniel Marguerat
- TÉMOIGNAGE CHRÉTIEN AU LIBAN : CHANCES ET DIFFICULTÉS
M. Assaad Kattan
- LE CHRISTIANISME ET LES TRADITIONS EXTRÊME-ORIENTALES :
UNE RENCONTRE AUSSI DIFFICILE QUE FRUCTUEUSE
M. Dennis Gira
- COMMENT JÉSUS EST «LE SEIGNEUR»
P. Henri-Jérôme Gagey

• Informations internationales

- REGARD SUR LE MOUVEMENT ŒCUMÉNIQUE ET LE COE
M. Georges Lemopoulos
- ACTUALITÉ DU TRAVAIL ŒCUMÉNIQUE QUI SE FAIT À ROME
Mgr Jean-Claude Périsset

ACTUALITÉ ŒCUMÉNIQUE

28

- LA DIMENSION ŒCUMÉNIQUE DANS LA FORMATION DE CEUX
QUI TRAVAILLENT DANS LE MINISTÈRE PASTORAL
- VERS LA CONFÉRENCE DE LAMBETH 1998
- LA FACULTÉ DE DROIT CANONIQUE DE PARIS,
À LA RENCONTRE DE L'ANGLICANISME
- JALONS SUR LA ROUTE DE L'UNITÉ
Jérôme Cornélis

UNITÉ DES CHRÉTIENS
80, rue de l'Abbé Carton - 75014 PARIS
Tel : 01 53 90 25 50 - fax 01 45 42 03 07

E-Mail : unite.chretiens.revue@wanadoo.fr

Photo de couverture :

Arrivée à Viviers pour la Session œcuménique nationale 1998.

Photo Gérard Miché/Unité des Chrétiens



Christian FORSTER

Jésus-Christ, seul Seigneur

Cette affirmation si souvent répétée, parfois du bout des lèvres, n'a rien de banal. Il n'est évident ni d'affirmer qu'il y ait un seigneur et de l'accepter, ni qu'il y en ait un seul alors que les prétendants ne manquent pas, prêts à exercer sur d'autres leur influence, voire à prendre sur eux une véritable emprise. L'esclavage, dont l'abolition n'a pas marqué la totale disparition tant ses formes sont multiples, en est une preuve.

Il y a quelque chose de paradoxal et presque d'inconvenant, en nos temps de libérations diverses, à vouloir se confier à un Seigneur et à prétendre trouver ainsi un chemin d'humanisation et de bonheur. C'est pourtant ce que les chrétiens veulent *dire et vivre ensemble aujourd'hui*.

C'est pour eux, à la fois une vérité de base et un chemin d'unité, avec une dimension missionnaire tournée vers les hommes de tous les temps.

Mais comment faire pour être compris ?

Les chrétiens doivent «rechercher sans cesse les moyens les plus appropriés pour communiquer la doctrine aux hommes de leur temps», déclare le concile Vatican II (G.S., 62). La formule reste vraie aujourd'hui, et s'ils veulent communiquer leur foi à d'autres, ils doivent comprendre à qui ils parlent et dans quelles circonstances, s'appuyer sur l'expérience des origines et avoir une idée claire de la portée de ce qu'ils disent.

C'est, en quelque sorte, autour de ces diverses questions que s'articulait la Session œcuménique nationale, dont nous voulons rendre compte ici.

Le retour sur la période fondatrice du Nouveau Testament est toujours une source d'enrichissement et de clarification. La contribution exégétique du professeur D. Marguerat restituait à la réalité sa complexité, qui permet d'envisager le présent et l'expression de la foi avec une plus grande ouverture. C'est une véritable richesse dans le dialogue œcuménique où la diversité risque toujours de faire difficulté.

Le dialogue n'a de sens que si l'interlocuteur a quelque chance de recevoir le discours chrétien. Or, certaines perspectives religieuses ou intellectuelles

sont très largement à l'écart de l'univers chrétien. Évoquer le Christ Seigneur, dans l'atmosphère de la pensée orientale, par exemple bouddhiste, qui séduit beaucoup de nos contemporains, c'est parler un langage insensé. Nous l'avons bien perçu à travers l'exposé de D. Gira. Il devient alors indispensable d'adapter la forme du témoignage pour espérer être entendu.

En raison de la variété des milieux humains qu'il est amené à fréquenter, le christianisme se trouve placé devant des défis particuliers. C'est le cas au Liban, avec ses cultures et religions multiples. La réflexion, conduite par A. Kattan sur cette situation, est riche d'enseignements dont certains peuvent être transposés ailleurs, là où le brassage de populations d'origines diverses pose des questions analogues.

Dans sa contribution théologique, H.J. Gagey s'est attaché à montrer comment la seigneurie de Jésus tourne les hommes vers la reconnaissance de l'amour parfait de Celui qui «refuse de faire le Dieu» et invite à en tirer les conséquences.

Il reste que la foi engage la personne, et nous voulions le faire entendre à travers des voix particulières. Il faut remercier vivement Mgr Stephanos, Anne-Cathy Graber, J. Emmanuel César, Patrick Giros et le P. Nicolas, qui ont accepté de parler de leur relation au Christ vivant, reçu et servi comme Seigneur.

En remettant sa vie entre les mains de «Celui de qui tout vient et par qui tout a été fait», le chrétien trouve enfin le Seigneur que son cœur d'homme recherche. Il y a en nous un vrai besoin de s'ouvrir en toute confiance et d'adorer, qui est la plus haute forme du désir d'aimer. Seul, le Christ en est digne et, quand on l'a trouvé, loin d'être une cause d'aliénation, il fonde en nous une vraie liberté, capable de résister à tous les César du monde économique, politique, voire religieux. Il devient clair, en effet, qu'ils n'ont aucun pouvoir qui ne leur ait été donné d'en haut (Jn 19,11). À Celui qui témoigne de l'amour parfait, en sa chair crucifiée, on ne peut répondre qu'en s'efforçant d'aimer sans conditions.

Christian FORSTER

Jésus-Christ, seul Seigneur, le dire et le vivre ensemble aujourd'hui - Interventions majeures -



Une Assemblée souriante, à la session œcuménique nationale, Viviers-sur-Rhône, 27-30 avril 1998.

Photo
Gérard Miché/
Unité des Chrétiens.

Jésus Seigneur dans la foi des premiers chrétiens

Prof. Daniel MARGUERAT



Comment les premiers chrétiens ont-ils confessé la seigneurie de Jésus ? Qu'exprimaient-ils quand ils disaient « Jésus Seigneur » ? À quel vocabulaire, à quelles images, à quel imaginaire ont-ils puisé pour dire la grandeur du Maître ?

Dire l'indicible

Premier constat : la chose n'est pas née d'un coup, soudainement, comme si confesser Jésus Seigneur s'était imposé par une sorte d'impérieuse nécessité. Jorge Semprun, dans *L'écriture ou la vie* (1994), témoigne du long cheminement nécessaire pour que se lève une parole face à l'indicible. Les premiers chrétiens n'ont pas produit une parole, mais une profusion de paroles, tant l'indicible qu'ils avaient à dire ne pouvait être capté

en une formule unique. Cet indécidable, cet excès de sens à dire, n'était pas ce que l'Église ancienne a formulé bien plus tard dans les termes de «l'unité sans confusion et la distinction sans séparation de deux natures en une seule et même personne» (pour reprendre les catégories de Chalcedoine). Le mystère à exprimer n'était pas «comment se fait-il qu'un homme fût Dieu ?», mais : «comment se fait-il que, dans la vie de cet homme-là, Dieu ait livré son ultime parole ?». Et pour tenter d'approcher ce mystère, qui devait dire le secret de Jésus sans mettre en péril le monothéisme, une profusion de paroles s'est levée dans la foi des premiers chrétiens. Le Nouveau Testament nous donne accès à cette superbe efflorescence des langages convoqués pour dire la seigneurie de Jésus; cette efflorescence dénote l'intense créativité théologique dont le premier christianisme fut le théâtre.

Pas de discours autorisé

La créativité des premiers chrétiens était rendue nécessaire par le fait que Jésus n'a pas mis en place un discours autorisé sur ses titres. Jésus n'a imposé aucun label sur son identité. Le Nouveau Testament abonde certes en titres christologiques (Messie, Fils de Dieu, Fils de David, Seigneur, Fils de l'homme), mais il s'avère que le plus grand nombre de ces titres émane de la foi née après Pâques. Après coup, une fois le Maître disparu, les disciples ont pu mettre en mots ce qu'il avait été pour eux. On remarque en effet qu'à part le quatrième évangile (plus tardif), il n'est quasiment jamais placé sur les lèvres de Jésus une déclaration du genre : «je suis le Fils de Dieu» ou «je suis le Messie». Au contraire. C'est lui qui interroge : «Et vous, qui dites-vous que je suis ?» (Mc 8,29). La foi des premiers chrétiens s'inscrit dans le creux ouvert par cette question, et comme

une tentative multiple d'y répondre. Confesser Jésus Seigneur n'impliquait pas, aux lendemains de Pâques, un travail archéologique de la mémoire pour exhumer ce que le Maître avait dit de lui. Il s'agissait plutôt d'exprimer ce qu'il représentait pour eux, et de trouver les mots pour le dire. Ces mots, les premiers chrétiens les ont empruntés à leur milieu religieux, à leur culture, à leur monde.

Stupeur de Pâques

Mais la diversité dans la confession de la seigneurie de Jésus peut encore s'expliquer autrement. Entre Jésus et les premières communautés qui se rassemblent en son nom s'interpose la stupeur de Pâques. De l'avis unanime des évangélistes, Pâques prit à revers les amis de Jésus, retourna leur sentiment d'échec en espérance, confirmant que Dieu était du côté de la victime immolée sur le bois. Pâques marque l'irruption de l'Esprit dans le cercle des croyants. Puisque la foi des premiers chrétiens est le fruit du travail de l'Esprit, ne nous étonnons pas de la diversité des langages utilisés. L'Esprit n'est-il pas la signature du travail de Dieu au cœur de chacun ? Une même conviction traversait à tout le moins les divers courants du premier christianisme : tout ce que l'on peut dire du Christ Seigneur doit se vérifier dans la vie de l'homme de Nazareth. Les paramètres sont ainsi posés, irréversibles : la confession du Christ ne s'évadera pas hors des limites que lui a assignées le geste d'incarnation. Le Christ est Seigneur dans l'exacte mesure où Jésus, le Galiléen, le fut.

Quelle voie d'accès ?

Comment saisir la confession de Jésus Seigneur au sein du Nouveau Testament ? Quatre voies d'accès sont possibles, dont je choisirai la dernière.

- **Première voie** : le rêve unitaire.

On a cru, jusqu'en 1950, pouvoir parler d'«une» christologie (on appelle ainsi la doctrine du Christ) dans le Nouveau Testament. Un regard plus attentif a fait conclure que rassembler dans un même système doctrinal la façon différente dont Paul, Matthieu, Jean et les autres rendaient compte du Christ, c'était mutiler la particularité de chacun.

- **Deuxième voie** : le catalogue du bibliothécaire. Les théologies du Nouveau Testament qui s'écrivent dans les années 60-80 ont fait le deuil du rêve unitaire ; c'est pourquoi elles énumèrent à la suite les christologies de Matthieu, Marc, Luc, Jean, Paul, etc. À la limite, ce sont vingt-sept petits traités christologiques qu'elles nous servent. Du coup, c'est la cohérence de l'ensemble qui disparaît au profit d'un tableau éclaté. Comment maintenir la tension entre l'unité et la pluralité ?

- **Troisième voie** : suivre les titres christologiques. Ainsi, le titre grec *Kyrios* nous permettrait de savoir ce que fut Jésus Seigneur, le titre «Fils de Dieu» nous introduirait à son statut de Fils, le titre *Christos* nous ferait comprendre sa messianité, etc. Mais là encore, l'inventivité des premiers chrétiens nous rattrape. «Fils de Dieu» est chez Paul un titre mineur, qui dit l'envoi du Fils à la croix (Rm 8,32); il est par contre chez Marc un titre majeur, révélant paradoxalement la grandeur du Fils au moment où celui-ci meurt dans la solitude et l'abandon (Mc 15,39) ; chez Jean, «Fils de Dieu» désigne le Fils unique monogène (Jn 1,14), envoyé du Père, sans que l'évangéliste cache sous ce titre un lien fort avec la croix. Résultat : les mêmes étiquettes changent de sens suivant les auteurs bibliques, et la seigneurie de Jésus ne se dit pas exclusivement au travers du titre Seigneur.

- **Quatrième voie** : la dynamique des trajectoires. Le terme «trajectoire» a été proposé par deux exé-

gètes américains : H. Köster et J.M. Robinson⁽¹⁾. Ils entendent par là une continuité théologique repérable entre divers écrits du christianisme primitif, et qui peut être reconstruite ; une trajectoire est identifiable lorsque plusieurs écrits attestent de l'un à l'autre entre eux un phénomène de continuité et de reprise. On peut parler d'une trajectoire johannique (reliant le quatrième évangile et les épîtres de Jean) ou d'une trajectoire paulinienne (englobant les lettres de Paul et les épîtres plus tardives : Colossiens, Éphésiens, Pastorales).

Je m'intéresse au concept de «trajectoire», mais pour l'appliquer, différemment, aux grandes orientations de la foi des premiers chrétiens. Suivant quelles lignes de force ont-ils confessé Jésus Seigneur ? Il s'agit, en quelque sorte, d'utiliser un scanner historique pour tenter d'identifier les lignes de fond qui courent sous les écrits du Nouveau Testament. On évitera ainsi une lecture éclatée du premier christianisme en retrouvant, derrière les écrits, les convictions qui ont prévalu à l'origine.

Quatre trajectoires

Ces trajectoires sont au nombre de quatre. La première célèbre en Jésus Celui qui viendra. La deuxième voit en lui l'homme aux pouvoirs surnaturels. La troisième proclame le Juste relevé d'entre les morts. La quatrième s'intéresse au Jésus sage.

Je répète qu'il s'agit là de quatre lignes de force qui, en amont de la rédaction des écrits du Nouveau Testament, constituent à l'origine la foi christologique des premiers chrétiens. Ces quatre lignes de force se sont construites à l'aide des catégories religieuses disponibles dans le milieu culturel où vivaient les chrétiens ; avant de se déposer dans les écrits (évangiles et épîtres), elles se sont articulées



Les co-présidents du Conseil d'Églises chrétiennes en France (qui a patronné la session). Au centre, Mgr Billé, président en exercice. À d., Mgr Jérémie ; à g. le Pr. Tartier.

Photo Gérard Miché/Unité des Chrétiens.

l'une à l'autre, souvent liées, parfois fusionnées.

Le Seigneur de l'avenir

Cette trajectoire est la plus ancienne ; elle a eu pour effet, notamment, de pousser à collecter les paroles de Jésus pour en garder mémoire. Les représentations qui sont à l'origine de cette trajectoire sont à chercher dans l'attente des cercles apocalyptiques, dans le judaïsme du tournant de l'ère chrétienne : c'est l'attente fiévreuse d'une intervention libératrice qui assurera la fin de la domination des impies sur la terre d'Israël, et, selon des scénarios variables, qui installera la souveraineté d'Israël sur les nations du monde.

Ainsi les Psaumes de Salomon, œuvre de la piété pharisienne cinquante ans avant la naissance de Jésus, affichent l'attente fervente d'un Messie davidique qui viendra

restaurer les douze tribus d'Israël et imposer son autorité par la force de sa parole⁽²⁾. Le livre éthiopien d'Hénoch (II^e siècle avant JC) attribue au Fils de l'homme, annoncé par Daniel 7, la fonction de procéder au jugement universel de la fin des temps. De leur côté, les sectaires de Qumrân espèrent en la venue de trois messies, le roi, le prêtre et le prophète comme Moïse. La chrétienté primitive n'a pas seulement vu en Jésus la préfiguration de Celui qui viendrait animer le scénario de la fin des temps ; elle a identifié en Jésus Celui que l'on attendait. L'attente juive s'est donc trouvée modifiée : la fin des temps ne verra pas paraître une figure que l'on suppose, mais verra revenir Celui qui s'est fait connaître sous les traits du Nazaréen.

C'est pourquoi dans la liturgie (eucharistique ?) figure très tôt l'appel «Seigneur, viens !» (*Marana tha* : 1 Co 16,22 ; Ap 22,20). La tradition évangélique nous

transmet l'image du scénario de la fin des temps, avec ses bouleversements cosmiques, tels que les judéo-chrétiens se le représentaient (Mc 13; Lc 21; Mt 24). Les paraboles de la venue du Royaume (Mt 25) appellent à la vigilance face à l'ultime échéance. Sur cette ligne, bien entendu, on rencontre le livre de l'Apocalypse. Le titre christologique décisif est celui de «Fils de l'homme».

Une importance cruciale est accordée ici aux paroles de Jésus. On comprend pourquoi : ce sont les paroles qu'a proférées Celui qui, à la fin des temps, interviendra comme Juge du monde. Il s'agit dès lors de garder précieusement les mots de Celui qui, lors de la sentence finale, jouera un rôle déterminant. «Je vous le dis : quiconque se déclarera pour moi devant les hommes, le Fils de l'homme aussi se déclarera pour lui devant les anges de Dieu ; mais celui qui m'aura renié par-devant les hommes sera renié par-devant les anges de Dieu.» (Lc 12,8-9).

Une telle espérance ne surgit pas n'importe où. Peut-on se faire une idée du lieu sociologique où elle se cultive ? L'espace privilégié de cette confession au Seigneur de l'avenir me paraît être le cercle millénariste ; on appelle de ce nom le groupe croyant qui cultive l'attente du changement des temps. Son espérance du futur lui permet de supporter la dureté du présent, dans une société qui nie les idéaux chrétiens et soutient le triomphe du mal. Les chrétiens attendent ici, avec terreur et espoir, l'écroulement d'un monde qui nie leur Dieu et la victoire de Celui qui détient la promesse de la paix.

L'homme aux pouvoirs surnaturels

La société antique attachait beaucoup d'importance et de prestige à ceux qu'on nommait les «hommes divins» : guérisseurs, magiciens,

mages. D'une façon ou d'une autre, disait-on, leurs pouvoirs surnaturels témoignaient d'un lien particulièrement étroit avec le divin. Parler d'un Jésus guérisseur, d'un Jésus exorciste, d'un Jésus aux pouvoirs merveilleux, c'était pour les premiers chrétiens participer au flot des récits de miracle attribués aux hommes divins.

Car, dans ce premier siècle où le marché religieux se faisait très concurrentiel, chaque groupement développait une propagande missionnaire où il mettait en avant les miracles de son héros. On sait maintenant, grâce aux travaux de Gerd Theissen, que le récit de miracle était raconté suivant une forme stéréotypée que l'on retrouve aussi dans le Nouveau Testament. Chacun s'efforçait de vanter et de grossir les actes de puissance du guérisseur auquel il croyait, que ce soit dans le culte des dieux guérisseurs (Asclépios, Sérapis), dans une relecture de la vie de Moïse (Philon d'Alexandrie), dans la biographie de sages faiseurs de miracles (Apollonius de Tyane), dans les récits des rabbis guérisseurs, etc.

Incontestablement, Jésus de Nazareth fut un grand guérisseur. La tradition évangélique abonde en récits de guérisons qui lui sont attribuées. L'insistance que mettent les évangélistes (en premier lieu Marc) à les raconter prouve à quel point il leur importait de montrer comment Jésus prenait en charge la détresse d'autrui. Ils n'ont pas voulu manquer même de «petits» miracles, car ce n'est pas le spectaculaire qui les intéressait, mais la façon dont Jésus avait remis debout des êtres abattus par la maladie : «Juste en sortant de la synagogue, ils allèrent, avec Jacques et Jean, dans la maison de Simon et d'André. Or la belle-mère de Simon était couchée, elle avait de la fièvre ; aussitôt on parle d'elle à Jésus. Il s'approcha et la fit lever en lui prenant la main : la fièvre la quitta et elle se

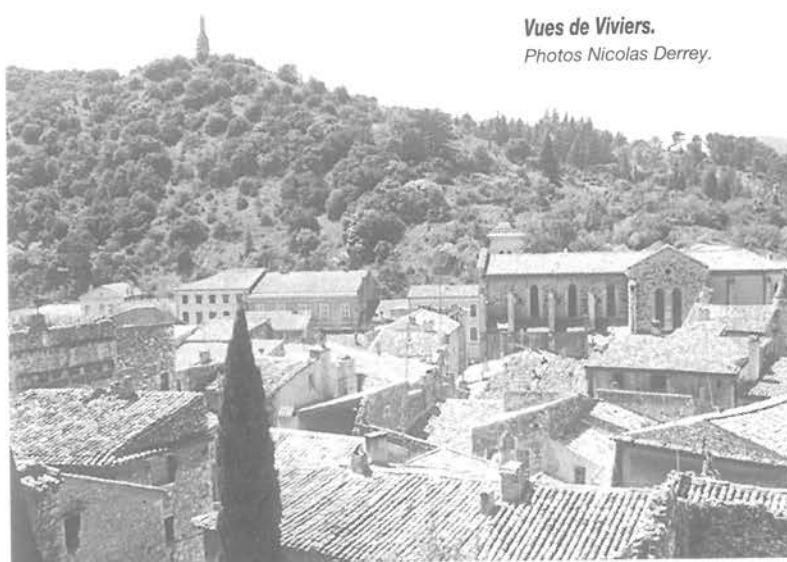
mit à les servir.» (Mc 1,29-31).

Il faut noter qu'ici, ce n'est pas la dimension du futur qui importe comme dans la précédente trajectoire. Au contraire, la souffrance est perçue et soulagée dans le présent. Mais à quoi bon le rappeler, puisque le Maître n'est plus là ? En fait, répéter les récits de miracle ne visait pas à commémorer un passé glorieux, mais révolu, où le Fils de Dieu soulageait les corps abîmés. Rappeler les guérisons passées est une forme de protestation contre le mal. La communauté croyante proclame ainsi que la souffrance n'est pas une fatalité pour l'individu ; elle défatalise le monde en rappelant que Dieu se range du côté de celui ou celle qui souffre, et non du côté de la souffrance contre l'humanité⁽³⁾.

Le lieu de la confession de foi au Jésus guérisseur ? C'est le groupe thérapeutique, où les croyants vivent de la conviction que la force de guérison du Christ est toujours agissante quand le Seigneur est invoqué. 1 Co 12,9-10 place le don de guérir parmi les dons de l'Esprit octroyés à l'Église ; cette force n'était pas réservée à des personnalités charismatiques exceptionnelles, mais remise à la communauté, comme l'une des marques de l'agir de Dieu en son sein. Ce qu'on y célèbre en tous cas, c'est une seigneurie de Jésus qui renonce au langage du pouvoir pour manifester son autorité dans l'amour offert gratuitement aux souffrants.

Le Juste relevé d'entre les morts

La notion d'exaltation eschatologique du juste est l'une des toutes premières catégories auxquelles ont recouru les premiers chrétiens pour rendre compte du mystère de Pâques. Au sein du judaïsme, en effet, l'espérance de la résurrection des morts à la fin des temps ne répondait pas à un souci de survie *post mortem*. La question en jeu n'était pas d'espérer un sup-



Vues de Viviers.

Photos Nicolas Derrey.

plément de vie pour les trépassés, mais d'être certain que justice leur serait rendue auprès de Dieu.

Dans le livre de Daniel (Da 12), en 4 Maccabées, la résurrection des morts permet la réhabilitation des martyrs morts pour leur fidélité à Dieu. De même, les psaumes du juste souffrant (en premier lieu : Ps 2) vivent de la certitude que Dieu n'abandonne pas les siens à la honte et à l'agression des méchants.

La croix est ainsi vue comme l'abaissement suprême du Juste, dont Pâques fait savoir que Dieu l'a accueilli. La résurrection de Jésus manifeste, maintenant déjà, que Dieu se solidarise avec la victime pendue au bois. Une telle compréhension va évidemment placer l'accent sur la souffrance du Juste et sur sa valeur expiatoire ; la mort de Jésus est comprise comme une mort «pour nous», une mort libératrice, une mort d'où se lève une parole de pardon. «Si, de ta bouche, tu confesses que Jésus est Seigneur et si, dans ton cœur, tu crois que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé.» (Rm 10,9). Le premier rang dans la mémoire chrétienne n'est pas accordé aux paroles du Juge des temps derniers, ni au souvenir de ses actes

de compassion (comme dans les trajectoires précédentes) ; la mémoire se concentre sur la fragilité de cet homme et son acceptation de la souffrance à venir.

Le lieu où se fixe la mémoire du Juste réhabilité par Dieu n'est pas la relation maître-élève, ni le rapport malade-thérapeute, mais la communauté de réconciliation. Le «pour vous» de la croix est ritualisé au cours de la célébration de la Cène, où chacun est appelé à accueillir le don de grâce et à confirmer sa place dans l'alliance. Paul a magnifiquement formulé l'importance de cet espace de réconciliation en parlant de l'Église comme «corps» du Seigneur : elle devient le lieu où, par les liens qui se tissent de l'un à l'autre, Christ prend forme dans le monde. La trajectoire du Juste exalté ne coïncide pas immédiatement avec celle de l'homme aux pouvoirs surnaturels : d'un côté un itinéraire de souffrance où la fragilité fait sens, de l'autre le pouvoir charismatique de réaliser des hauts faits. L'un des plus grands défis lancés à la réflexion théologique dans l'Église des origines fut précisément d'articuler ces deux trajectoires, à première vue contradic-

toires. Cette synthèse fut l'œuvre de la deuxième génération chrétienne. Paul affirme que la puissance de Dieu ne se donne à voir que dans la misère d'un Crucifié : «Les Juifs demandent des signes, les Grecs recherchent la sagesse ; mais nous, nous prêchons un Messie crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, tant Juifs que Grecs, il est Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu» (1 Co 1,22-23). Marc, en créant le genre littéraire «évangile», réinterprète une forte tradition de miracles à l'aide d'une théologie de la croix. Jean montre comment le plus grand des miracles, rendre la vie à Lazare, conduit Jésus à perdre la sienne (Jn 11,45-54).

Jésus le sage

Paul, on vient de le lire, dit du Christ qu'il est «sagesse de Dieu». La formule n'est pas choisie au hasard. Tout chrétien d'origine juive, élevé au sein du judaïsme de langue grecque, connaît l'importance dévolue à la sagesse dans la réflexion de la Synagogue. On en mesure, actuellement, de

plus en plus l'importance. Affirmer que Jésus est «sagesse de Dieu», c'est entrer de plain-pied dans un débat où l'on recherche qui peut être le détenteur de la sagesse qui fait vivre. D'une part, la Synagogue vit de la conviction que la sagesse humaine est émanation de la Sagesse divine. D'autre part, la *Sophia* (Sagesse) est devenue une grandeur mystique, une figure céleste médiatisant l'agir de Dieu. L'hymne de Jean 1,1-18 est imprégné de cette méditation juive de la Sagesse, en qui l'on voit aussi bien l'agent de la création du monde («Tout fut par lui») que l'inspiratrice de la Torah.

Dans la mémoire chrétienne, manifestement, Jésus endosse la figure du sage. Son enseignement abonde en formes littéraires de type sapiential : sentences, proverbes, paraboles, paradoxes eschatologiques, etc. Il n'est qu'à citer le paradoxe «les premiers seront les derniers» (Mt 20,16) ou «qui s'élève sera abaissé» (Lc 14,11) pour s'en convaincre. On trouve de semblables formules chez les rabbis. Les paroles de Jésus recueillies dans les évangiles de Matthieu et de Luc (notamment : Mt 5-7 et Lc 6,20-47) exhibent à l'envi ce discours de sagesse.

Mais, plus encore, c'est toute la destinée de Jésus qui est vue à la manière de la Sagesse qui vient du monde de Dieu, qui partage la condition humaine puis s'en retourne en sa demeure céleste. On reconstruit ce mouvement descendant/remontant à l'arrière-plan de l'hymne archaïque cité par l'apôtre Paul en Philippiens 2,6-11 : «Lui qui est de condition divine n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu...». On admire une fois de plus l'extrême audace des chrétiens de ce temps, qui n'hésitent pas à emprunter une structure de pensée forgée par la spéculation juive de la sagesse pour faire comprendre l'inouï de l'incarnation. Même constat pour l'hymne de Colossiens 1,12-20.

Le lieu de cette réflexion est l'école, où se préserve l'enseignement de sagesse du Maître, mais aussi la communauté mystique, où l'on exalte la communion avec Celui en qui s'est incarnée la sagesse éternelle de Dieu.

Affrontés à la souffrance

Les quatre trajectoires que je viens d'esquisser mettent en valeur, chacune, une dimension du Jésus Seigneur. Elles ne tiennent pas toutes le même langage. Les distinguer fait bien mesurer les différentes facettes de la seigneurie reconnue au Maître par les premiers chrétiens.

Confrontées par exemple à la question de la souffrance, elles font entendre un son différent. Suivant la première trajectoire, on confesse la seigneurie de Celui dont la venue permettra enfin d'échapper aux malheurs du présent. Suivant la deuxième trajectoire, on supplie le guérisseur compatissant de prendre en charge la détresse humaine comme il l'a fait autrefois. Suivant la troisième, on célèbre le Juste dont la mort nous installe dans une communauté de réconciliation. La quatrième trajectoire rappelle le passage en notre monde de Celui en qui Dieu a habité notre condition humaine jusque dans son extrême précarité⁽⁴⁾.

Croisements

Les écrits de la seconde et de la troisième générations chrétiennes, je l'ai dit, ont opéré entre ces diverses trajectoires des croisements et des synthèses. L'apôtre Paul met en avant la croix comme lieu de la justification du pécheur et comme révélation de l'insondable sagesse de Dieu. Marc l'évangéliste relit les miracles à partir d'une théologie de la croix. Matthieu dépeint Jésus comme l'homme aux pouvoirs surnaturels et comme le Juge de la fin des temps. Jean tire tout le parti pos-

sible d'une christologie de la sagesse. Les épîtres aux Colossiens et aux Éphésiens relient le «mystère caché depuis le commencement» (qui est le rassemblement en Église des Juifs et des païens) à l'exaltation du Christ dans le monde. Bref, seule l'Apocalypse de Jean paraît circuler sur une seule trajectoire, mais sa lecture de l'avenir englobe la fragilité du Crucifié (Ap 5,5-6) : c'est à l'«agneau immolé», dit le voyant de l'Apocalypse, qu'a été remise l'autorité suprême.

Pour nous, aujourd'hui, démêler les lignes de force qui sous-tendent les écrits du Nouveau Testament nous permet de retrouver les dimensions cachées de la seigneurie de Jésus. Cela nous conduit aussi à constater de quelle façon les trajectoires se mêlent, s'entrecroisent, en des compositions chaque fois originales.

Les premiers chrétiens ont adopté le contraire d'une langue figée. Un exemple à suivre.

Daniel MARGUERAT,

*Professeur à la
Faculté de théologie protestante,
Université de Lausanne.*

(1) H. Köster, J.M. Robinson, *Entwicklungslinien durch die Welt des frühen Christentums*, Tübingen, Mohr, 1971 (anglais : *Trajectories through Early Christianity*, Philadelphia, Fortress Press, 1971).

(2) On lira ces écrits dans : *La Bible. Ecrits intertestamentaires*, (La Pléiade), Paris, Gallimard, 1987.

(3) Sur la question du miracle, voir D. Marguerat, *Le Dieu des premiers chrétiens* (Essais bibliques 16), Genève, Labor et Fides, 1973, pp. 35-50.

(4) Pour en savoir plus, voir : J.N. Aletti, *Jésus-Christ fait-il l'unité du Nouveau Testament ?* (Jésus et Jésus-Christ 61), Paris, Desclée, 1994. R.E. Brown, *Jésus dans les quatre évangiles* (Lire la Bible 111), Paris, Cerf, 1996. *Cahiers Évangile* 50, «Jésus». *Treize textes du Nouveau Testament*, Paris, Cerf, 1984. J.A. Fitzmyer, «Nouveau Testament et christologie. Questions actuelles», *Nouvelle Revue Théologique* 103, 1981, pp. 18-47. 187-208. M. Hengel, *Jésus, Fils de Dieu* (Lectio Divina 94), Paris, Cerf, 1977. D. Marguerat, *Le Dieu des premiers chrétiens* (Essais bibliques 16), Genève, Labor et Fides, 1973. C. Perrot, *Jésus, Christ et Seigneur des premiers chrétiens* (Jésus et Jésus-Christ 70), Paris, Desclée, 1997. E. Schweizer, *La foi en Jésus Christ. Perspectives et langages du Nouveau Testament* (Parole de Dieu 11), Paris, Seuil, 1975. C. Theobald, «Points de départ de la christologie», in : J. Doré, C. Theobald, éd., *Penser la foi. Mélanges J. Moingt*, Paris, Cerf, 1993, pp. 897-913.

Témoignage chrétien au Liban : chances et difficultés

M. Assaad KATTAN



Dans son chef-d'œuvre, *Récits de notre quartier*, le romancier égyptien de renommée internationale, Nagib Mahfouz, présente juifs, chrétiens et musulmans comme étant les «enfants» du même quartier. Sans doute s'agit-il là d'une imagerie empruntée principalement à la vie quotidienne du Caire, qui d'ailleurs a inspiré Mahfouz dans la plupart de ses romans. Pourtant, il n'en reste pas moins vrai que la métaphore du «quartier», à l'instar d'un système vibratoire placé au milieu d'une surface liquide, est susceptible d'engendrer en nous des cercles sémantiques de rayons variés. On peut alors imaginer que le «quartier» symbolise notre monde qui est devenu, grâce à un système de communication fort efficace, beaucoup plus comparable à un «quartier» qu'à lui-même. Il faudrait bien sûr modifier le modèle, qui d'ailleurs ne prétend pas à une validité universelle, puisque notre monde englobe les croyances les plus diversifiées qui ne sauraient être réduites

au monothéisme. Cependant, l'optimisme suggéré par ce modèle du monde-quartier semble ne pas toujours correspondre à la réalité. Il s'avère, paradoxalement, d'autant moins adéquat que notre conscience d'appartenir tous au même monde est souvent impuissante à remédier aux conflits provenant d'autres appartenances relevant de la nation, de l'ethnie ou de la race. Les maintes formes d'injustice aujourd'hui, grâce à ce même système de communication de loin plus actuel que naguère, n'en sont qu'une preuve indéniable. Le paradoxe inhérent à cet état des choses ne peut être plus manifeste. Au fur et à mesure que le globe terrestre se rétrécit et que les frontières s'estompent, le particulier se «dilate», s'impose et devient inexorable. Tout cela rend légitime la question de savoir si le pluralisme, au sens d'un échange enrichissant et non d'une coexistence indifférente, est encore possible.

Au Liban, l'actualité de cette question est rendue plus aiguë par le fait que les chrétiens n'ont jamais eu besoin d'un système de communication sophistiqué pour former un seul «quartier» avec les musulmans. En effet, chrétiens et musulmans y partagent, depuis plusieurs siècles, le même sol, la même langue et parfois les mêmes aspirations politiques. En dépit des dissonances de dogme et des vicissitudes de l'histoire, les échanges dans les temps modernes n'ont pas été négligeables.

À Beyrouth, un assez grand nombre de musulmans prenaient part à la Saint-Georges alors que beaucoup de chrétiens attendaient impatiemment le ramadan pour goûter aux douceurs raffinées que préparaient les pâtisseries musulmans. Des proverbes populaires manifestent une tolérance qui repose sur la conviction qu'Allah est un Dieu pour tous et que toutes les religions peuvent être des chemins qui débouchent sur lui. Néanmoins, cet enchevêtrement

social et quasi religieux manquait de correspondance dans la vie politique. Cette dernière portait la marque du confessionnalisme, un système curieux où l'individu ne pouvait jouir d'existence civile que s'il faisait partie de l'une des confessions reconnues par l'État. L'appartenance religieuse y constituait un facteur séparateur, dans la mesure où les postes politiques les plus distingués étaient partagés selon une règle confessionnelle. La critique adressée, à maintes reprises, par les intellectuels au confessionnalisme, favorisant l'injustice et creusant davantage le fossé social, n'a pu empêcher le cheminement fatal vers la guerre civile de 1975, où des facteurs de politique régionale exploitaient les contradictions locales. Le Liban du présent est celui de l'après-guerre.

À prendre la question du témoignage comme fil conducteur, il me semble que l'on peut observer chez les chrétiens d'aujourd'hui trois attitudes dignes d'être examinées de près. Peut-être faut-il signaler dès le début que, pour le premier cas, il s'agit plutôt d'une attitude socio-politique, ayant pour autant une portée religieuse implicite, étant donné qu'au Liban le social et le religieux s'entrelacent à bien des égards. Par ailleurs, les lignes de démarcation entre ces attitudes ne se confondent pas avec les frontières confessionnelles elles-mêmes. Aussi peut-on trouver à l'intérieur de chaque confession chrétienne, à des degrés différents, des représentants de ces trois attitudes. En les abordant, j'espère pouvoir indiquer quelques-unes des difficultés et des chances d'un témoignage chrétien au Liban.

Première attitude

Il est évident que la guerre civile a persuadé bien des citoyens du Liban de la fragilité du modèle

pluraliste auquel incombaient le règlement des relations interreligieuses et interconfessionnelles. Cependant, une fois la guerre terminée, les diverses questions qui en découlaient ont été souvent refoulées en faveur d'un optimisme exagéré, voire injustifié. À force d'espérer aveuglément en des temps meilleurs, on oubliait le passé dont on n'a pas encore affronté les nombreuses difficultés. Elias Khoury, un des journalistes libanais éminents, considère que tout le projet de reconstruction de Beyrouth se ramène à une tentative de «programmer» le futur au détriment du passé.

Aujourd'hui, le confessionnalisme figurant parmi les causes principales de la guerre semble de nouveau avoir le dessus. La discussion récente sur le mariage civil, rejeté unanimement par les chefs religieux musulmans ainsi que par le patriarche maronite, ne fait que confirmer cette impression. D'autre part, la convivence même avec les musulmans est mise en question par une portion assez large de chrétiens. Ce scepticisme, frappant de discrédit la validité d'un modèle pluraliste au Liban, remonte entre autres à la frustration provoquée par la «défaite» militaire chrétienne, qui a permis de mettre un terme aux combats. De plus, il est occasionné par la supériorité numérique et «politique» de l'islam de l'après-guerre, ainsi que par la crainte d'une assimilation progressive du régime libéral libanais au modèle syrien. La crise économique qui, depuis quelques années, ne cesse de s'aggraver et de ravager la classe moyenne, fortifie ce pessimisme. L'affaiblissement considérable de l'euphorie des émigrés qui ont regagné le Liban après la guerre et l'augmentation des voix invitant à quitter le pays y servent de contrepoint. À vrai dire, il ne manque pas de musulmans pour partager, avec le groupe de chrétiens en question, du moins la



Interview pour Radio Monte-Carlo.
De g. à d. :
Pr de Turckheim,
P. Keppel,
Rév. Draper,
P. Forster.

Photo
Gérard Miché/
Unité
des Chrétiens.

démoralisation et l'inquiétude. Là encore, les catégories d'ordre psychologique ne correspondent pas aux frontières religieuses. Toutefois, l'impression chrétienne qui prédomine est celle d'un islam triomphaliste qui cherche à se «venger» de la «marginalisation» subie avant-guerre. D'où l'état psychologique actuel de divers chrétiens libanais, fort marqué par la frustration, l'écœurement vis-à-vis du chaos social et économique, et le scepticisme à l'égard de la possibilité d'une convivence avec les musulmans. Il va sans dire qu'un témoignage chrétien n'est pas envisageable dans de telles conditions.

Deuxième attitude

Chez certains chrétiens, on peut déceler une tentative, plus ou moins inconsciente, d'équilibrer cette démission sur le plan sociopolitique par un retour à «l'identité» chrétienne. Les surexcitations d'après-guerre, qui ont accompagné à maintes reprises des phénomènes religieux relevant du «surnaturel», telles des guérisons ou des apparitions divines, semblent dépasser par-

fois leur signification spirituelle et revêtir un caractère psychologique cherchant à combler une lacune d'ordre collectif. Faute de pouvoir s'imposer dans le profane, on se réfugie, dirait-on, dans le sacré. Pourtant, cette «redécouverte» du religieux n'est pas nécessairement propre à favoriser un témoignage chrétien authentique. Cela tient, en premier lieu, au fait que l'identité chrétienne par rapport à ceux qui se rattachent à la confession, à l'ethnie ou à la nation ne sont pas toujours clairs. Par suite, le culte du religieux risque de dégénérer en un culte du moi collectif, relatif à l'un des groupes en question. De la sorte, on peut retomber, sans s'en rendre compte, dans l'une des formes du confessionnalisme qui, au nom de la religion, étrangle toute spiritualité véritable et défigure le visage du Christ. Ensuite, l'ouverture à l'autre, supposée être à la base de tout témoignage aspirant à refléter le Christ, fait ici souvent défaut.

Le «réveil» religieux équivaut au pourrissement de la personne et à son enfermement dans un individualisme paralysant qui se nourrit d'un collectif bien défini, sans

pour autant être à même de tisser une relation constructive avec tout ce qui ne s'inscrit pas dans les catégories de ce collectif.

Troisième attitude

Elle est celle qui ne se laisse pas intimider par les difficultés émergent du confessionalisme, de la frustration ou de la supériorité numérique des musulmans. Ici, le témoignage s'identifie avec une attitude «dialogale», qui cherche à s'ouvrir aux musulmans en tant qu'un tout social, et à l'islam en qualité de religion ayant sa propre logique. Cela se concrétise par une double dynamique de dialogue, à savoir un dialogue de vie qui s'engage au niveau du quotidien et un dialogue intellectuel où l'on aborde des questions d'ordre socio-politique, éthique ou dogmatique. Or, cette forme de témoignage est très sensible à l'étroite relation entre le spirituel, le vécu et le pensé. On ne saurait rencontrer les musulmans dans un élan spirituel exempt de préjugés si l'on ne s'inspire pas de la charité évangélique en s'efforçant de la transposer dans la vie de tous les jours. C'est dans cet esprit-là que les chrétiens ont donné l'hospitalité à des milliers de déplacés chiites lorsque les chasseurs de l'armée israélienne ont bombardé, en 1996, le sud du Liban. Mais l'attitude spirituelle qui reconnaît l'autre sert aussi à féconder le dialogue intellectuel et à lui ouvrir de nouvelles dimensions. Ce dialogue cherche à profiter de toutes les potentialités inhérentes à la vie, où chrétiens et musulmans «s'effleurent» dans la simplicité et l'humilité du quotidien, malgré la répartition démographique à base religieuse et la confessionalisation partielle du secteur public. Il en découle que ce type de témoignage exclut toute tentative de prosélytisme et tâche de découvrir les valeurs

spirituelles authentiques chez les musulmans, sans les soumettre pour autant à une pensée inclusive qui en ferait des «chrétiens inconnus». En ce sens, le témoignage ne cherche pas à annuler la différence mais, au contraire, à la protéger et la rendre fructueuse. Par le fait même, il met profondément en question l'activité missionnaire traditionnelle de l'Eglise. Par ailleurs, cette forme de témoignage à travers le dialogue est très consciente du contexte où baignent les rapports entre chrétiens et musulmans au Liban. Or, la question de contextualité se rattache intimement au rôle que remplit la langue arabe comme facteur déterminant de l'identité libanaise. Avant de faire état des enjeux du débat sur l'arabité des chrétiens et sa signification pour le témoignage, rappelons que, loin d'être un simple moyen de communication, une langue conditionne le champ conceptuel et émotionnel dans lequel s'épanouit l'individu. Conséquemment, elle est l'élément par excellence qui porte et définit une culture donnée. Si une fraction des chrétiens du Liban refusait l'adhésion à l'arabité à titre d'identité culturelle, c'est qu'elle appréhendait, en premier lieu, l'identification de cette dernière avec l'islam. Plutôt que de mettre en jeu le rôle avant-gardiste des chrétiens lors de la Renaissance arabe à l'aube de notre siècle, on soulignait, par exemple, le fait que des chrétiens parlaient le syriaque jusqu'au début des temps modernes. En revanche, l'autre fraction chrétienne était encline à accentuer la différence fondamentale entre l'arabité et l'islam en évoquant, entre autres, la chrétienté arabe pré-islamique. Quoi qu'il en soit de cet écart d'opinions qui plonge ses racines dans les conditions historiques et géographiques différentes des collectivités chrétiennes au Liban, les adeptes du dialogue

avec l'islam accordent une importance primordiale au témoignage chrétien en arabe. Dire le Christ dans la langue du Coran, en utilisant des notions accessibles aux musulmans, est une condition aussi bien pour rendre le christianisme plus familier à ces derniers que pour fournir une base linguistique sûre au dialogue intellectuel. C'est dans ce cadre-là que Mgr Georges Khodr, métropolite orthodoxe du Mont-Liban, appelle souvent au lexique coranique, dans ses articles visant à donner une interprétation actuelle de la foi chrétienne. Encore faut-il signaler que le premier texte où des facettes du dogme chrétien sont exprimées à l'aide d'une terminologie coranique date du VIII^e siècle. Or, si les écrits de Mgr Georges présentent sur ce point-là des similitudes avec ceux de ses prédécesseurs, il n'en est que plus nécessaire d'en chercher l'aspect innovateur. Cet aspect ne réside pas seulement dans le fait que l'emploi du Coran chez l'évêque en question ne soit pas dicté par un besoin apologétique comme chez les chrétiens arabes d'autrefois ; il se déploie aussi dans l'aptitude de Mgr Georges à incorporer littéralement des versets coraniques dans ses textes, en leur imprimant souvent un «air» chrétien, sans qu'ils deviennent incompatibles avec leur contexte d'origine. Pourtant, l'intérêt contextuel ne saurait se confiner dans le domaine de la langue. Il faudrait aussi prêter attention à toutes les autres composantes du contexte aidant à mieux comprendre la dialectique de proximité et d'éloignement qui caractérise les rapports entre chrétiens et musulmans au Proche-Orient. Les travaux des deux centres d'études islamiques, récemment fondés à Balamand et à Harissa, y présentent une contribution de valeur, surtout lorsqu'il s'agit d'analyser les

apports de la culture arabe ainsi que les hauts et les bas de la convivence islamo-chrétienne dans le Liban de l'après-guerre.

Conclusion

Il ressort de cet exposé que les opinions des chrétiens au Liban ne convergent pas davantage sur le degré d'importance du témoignage que sur ses procédés. Or, cette constatation, si elle est exacte, exige que les chefs des Églises soient plus sensibles aux divergences conditionnant les rapports avec les musulmans à l'intérieur de leurs paroisses. Dans le but d'éviter ou de neutraliser les effets funestes que peuvent susciter ces divergences, il importe de les orienter dans le sens d'une «diversité» productive. Ce processus, me semble-t-il, n'est possible que

grâce à un dialogue interne au sein de chaque confession chrétienne. Par ailleurs, si les chrétiens veulent donner à leur témoignage la chance de devenir plus «persuasif», ils sont invités à intensifier le dialogue interconfessionnel qui ne redoute pas les questions douloureuses qu'on a, d'habitude, tendance à esquiver. Bien que la problématique de l'unité des chrétiens y occupe une place privilégiée, les questions ayant trait à leur rôle au sein de la culture arabe n'en demeurent pas moins urgentes. Le témoignage rendu par les chrétiens lorsqu'ils envisagent sincèrement ce qui les sépare n'a pas moins de valeur que celui qui pourrait refléter leur unité. En définitive, les chrétiens du Liban doivent bien se rappeler qu'ils ne peuvent «disposer» de leur témoignage. En d'autres termes, ce témoignage ne saurait dépendre d'un comporte-

ment «raisonnable» des autres envers eux. À vrai dire, il ne peut émaner que de leur baptême dans le Christ. Ce principe, ancré dans la prédication de l'Évangile, doit être aujourd'hui annoncé avec force au Liban, d'autant plus qu'un bon nombre de chrétiens n'est capable d'interpréter l'islam que dans les termes d'un islamisme cruel et implacable. Néanmoins, aux sceptiques prêchant le gouffre, on opposera les mots de Charles Baudelaire qui voulait plonger au fond du gouffre pour trouver du nouveau. Or, pour les chrétiens, le nouveau ne peut être autre que la résurrection.

Assaad KATTAN,

*Étudiant en Doctorat
d'herméneutique biblique
aux universités d'Erlangen
et Marbourg (Allemagne).*

Le christianisme et les traditions extrême-orientales : une rencontre aussi difficile que fructueuse

M. Dennis GIRA



Une «profession de foi» douloureuse

(...) La première fois que j'ai lu le thème de cette session, j'ai pensé à l'expérience assez douloureuse que j'ai vécue dans le cadre d'un dialogue - style table-ronde - entre chrétiens et bouddhistes (...). Je me rappellerai longtemps les applaudissements qui accompagnaient chaque critique de l'Église «dogmatique», de l'Église «intolérante», de l'Église «moralisante», etc. Mais surtout, je n'oublierai jamais la note que l'un des auditeurs (...) a glissée, lors du temps réservé aux questions, aux participants chrétiens à cette table ronde : «Croyez-vous, oui ou non, en Jésus Christ, Fils unique de Dieu, mort et ressuscité, sauveur de l'humanité ? Et oseriez-vous le dire simplement et sans ambiguïté devant cette salle ?» Interpellé, j'ai lu la note devant tout le monde - après quelques

minutes d'hésitation - et j'ai répondu : «Oui, je le crois». Mais j'étais douloureusement conscient du fait que chacun des termes de cette proclamation de foi (...) voulait dire une chose pour moi et sans doute une tout autre chose pour la plupart des auditeurs présents ce soir-là. Pendant les quelques minutes qu'il m'a fallu pour décider de dire «Oui, je le crois» (...), j'ai revécu les moments du passé qui m'ont fait prendre conscience du fait que les gens à qui nous nous adressions étaient souvent dans l'impossibilité d'accueillir notre manière de dire la foi de l'Église en Jésus-Christ, seul Seigneur. J'ai vu, par exemple, des visages douloureux, méfiants ou tendus de personnes qui avaient été blessées par les images reçues d'un Dieu menaçant, d'un Christ source de conflits à travers l'histoire, d'une Église jugée comme trop sûre d'elle-

même et intolérante (...). J'ai aussi vu les visages d'un nombre plus réduit d'amis qui, à cause de leurs études ou de leurs contacts prolongés avec le bouddhisme et d'autres religions extrême-orientales, ont compris que le fait d'entrer en dialogue avec ces traditions pouvait remettre en question tout ce que nous croyons. Et ces visages se confondaient avec ceux des personnes assises dans la salle, ce soir-là. Voilà pourquoi dire ce «Oui, je le crois», sans pouvoir nuancer les choses, était pour moi très difficile, même si c'était absolument nécessaire.

Le choix du dialogue en profondeur

(...) Quand on est face à l'une ou l'autre forme des spiritualités arrivées d'Extrême-Orient, on peut bien sûr mettre entre parenthèses ces problèmes de fond (...). Mais on peut aussi choisir de se laisser interpeller par cette autre expérience de l'Ultime, cette autre manière de penser. Et, dans ce cas, on est dans l'obligation de répondre aux questions inédites qui se posent, d'être prêt à justifier son espérance devant ceux qui demandent qu'on en rende compte (cf 1 P 3,15). Et on ne sortira pas de ce processus inchangé. Les anciennes idées sur Dieu, sur la personne humaine et sur la Seigneurie de Jésus-Christ risquent d'en être modifiées. Si tout se fait en Église, cette modification ira dans le sens d'un véritable approfondissement de la foi. Sinon elle risque très fort d'être plutôt un appauvrissement de la foi (...).

Une étude en deux temps

Mais comment aborder un sujet si vaste en si peu de temps ? (...) Dans un premier temps, je vais vous inviter à réfléchir à votre propre expérience, à la lumière

des intuitions de plusieurs de ces traditions (...). Dans un deuxième temps, nous réfléchirons sur la manière dont ces intuitions peuvent nous interpeller (...). Je proposerai également quelques pistes de réflexion pour montrer comment le fait de nous laisser interpeller peut conduire à un approfondissement de notre propre foi.

Une autre vision de la réalité

En Chine, on dit qu'un dessin vaut dix mille mots. Ce matin, pour mieux entrer dans la pensée extrême-orientale qui fascine tant d'Occidentaux aujourd'hui (...), je vais vous proposer deux dessins (...).

L'«autre» n'est pas aussi «autre» que l'on pense

Notre premier dessin est très simple. Il s'agit d'un polygone (...). En fait, cette figure représente une espèce de «périmètre» qui correspond aux contours, pour ainsi dire, de l'individu. Ce périmètre peut avoir l'air anodin quand on le regarde sans trop réfléchir. En fait, c'est une véritable prison et la source de tous nos malheurs. Je m'explique. J'ai un ami américain qui parle bien le français, et il en est très fier. Et, quand il fait une erreur et que ses amis le lui font remarquer, il en souffre. Il se sent atteint dans sa personne même. Pour lui, un des éléments de ce périmètre, un des côtés de ce polygone qu'il a «tracé» lui-même pour définir qui il est, c'est sa capacité de bien parler le français. Personnellement, je suis très peu attaché à ma capacité de maîtriser votre langue. Quand je fais une erreur, je ris avec tout le monde et je n'en souffre pas du tout. Mais ne mettez pas en question la qualité de mes diplômes (...). Si vous les critiquez, je risque de le prendre

comme une atteinte à **ma** personne (...). Pour d'autres personnes, le compte bancaire fera partie de leur périmètre (...). Pour d'autres encore, c'est la voiture qui est importante, trop importante. Vous l'égrotinez et c'est la personne elle-même qui souffre. Pour les adolescents, ce sont souvent les vêtements, le *look*, etc. Après quelques minutes de réflexion, chacun de nous saurait très bien mettre un nom sur les divers éléments qui constituent son «périmètre» (...). Et nous savons tous, parce que nous en avons fait l'expérience, que quand les gens touchent l'un ou l'autre de ces éléments, nous souffrons (...). Et si nous allons un peu plus loin dans cette analyse, il devient clair que le plupart des conflits qui éclatent partout - dans notre vie familiale, dans nos communautés, dans nos sociétés -, sont le résultat d'un «frottement» de ces «périmètres» que nous voulons protéger ou affirmer à tout prix.

Nous tombons tous très facilement dans l'erreur d'identifier ce que nous sommes vraiment avec l'image que nous fabriquons de nous-mêmes et à laquelle nous attachons une importance qu'elle ne mérite absolument pas. Les spiritualités extrême-orientales, dans leur sagesse, proposent des outils efficaces pour faire implorer, en quelque sorte, ces différents «périmètres», ce qui libère les individus de ce qui pèse sur eux dans cette vie. À travers diverses pratiques, on devient conscient du fait qu'on n'est pas sa capacité à bien parler le français, qu'on n'est pas ses diplômes, ni son argent, etc., etc. Et il ne s'agit pas simplement de rétrécir le périmètre afin de réduire les possibilités de souffrir. Il s'agit d'une modification radicale de notre manière de penser, de notre manière d'être. Car celui qui suit ce processus jusqu'au bout devrait faire l'expérience de ce que les bouddhistes appellent la «vacuité du soi». Et la «vacuité du

soi», c'est la conscience de la relativité de tout ce qui, dans l'expérience d'un individu, peut nourrir en lui l'illusion de jouir d'une «existence propre» ou «indépendante», l'illusion que «son existence» est radicalement autre que l'ensemble des «existences» qui constituent le monde dans lequel nous vivons.

Dans cette optique, «l'autre» n'est pas aussi «autre» qu'on l'imagine. Car là où ces «périmètres» qui nous séparent les uns des «autres» implosent sur la «vacuité du soi», il ne peut plus y avoir de frottement possible entre eux. Les conflits entre les individus, si gênants au niveau de ce qu'on appelle la vérité conventionnelle - c'est-à-dire là où l'homme fait l'expérience de la multiplicité et donc aussi de son individualité -, se résolvent tout naturellement. Cette expérience de la «vacuité du soi» se passe au niveau de la vérité plénière. C'est l'expérience de l'harmonie qui est la nature fondamentale de toutes choses, ou l'expérience de la non-dualité dont on parle tant en Extrême-Orient.

L'expérience de la «conscience immaculée»

Cette notion de non-dualité nous amène à un deuxième dessin, celui de l'océan très agité. À la surface, il y a un petit bateau (...). Imaginez que vous êtes dans ce bateau, bousculé par les vagues, et que je vous explique qu'il ne faut pas trop penser aux vagues qui déferlent sur vous l'une après l'autre car, en réalité, l'océan est un et que c'est votre regard sur cet océan qui crée l'illusion de la multiplicité. Probablement m'inviteriez-vous à venir vous rejoindre pour faire avec vous l'expérience des vagues en question. Et vous auriez raison. Mais, imaginez maintenant que, juste en dessous de notre bateau, il y ait un sous-marin. Que fait-il quand l'océan



À Chiang Mai (Thaïlande), le «Doi Suthep», temple édifié autour d'une pagode contenant des reliques du Bouddha.

Photo Documentation privée.

s'agit ? Il descend. Et là, dans les profondeurs de ce même océan qui est pour nous source d'angoisse, les membres de l'équipage du sous-marin font l'expérience du calme extraordinaire de l'océan un (...). La surface de l'océan représente la conscience superficielle de l'homme. Et c'est à ce niveau-là que nous vivons presque toujours. C'est à ce niveau-là que nous analysons la réalité, que nous nous attachons à des choses, à nous-mêmes, à d'autres individus, à des idées, etc. - et que nous nous opposons à d'autres choses, d'autres individus et d'autres idées -. Bref, nous sommes prisonniers de notre pensée «dualisante», cette pensée qui fait la distinction entre sujet et objet de connaissance, entre objets de connaissances différents, etc. C'est l'expérience vécue au niveau de la vérité conventionnelle. Mais, à l'aide de pratiques yogiques par exemple, on peut descendre, comme le sous-marin dans l'océan, à d'autres niveaux de la conscience. On peut même arriver au niveau de ce que les bouddhistes appellent la «conscience immaculée». Là, toute distinction entre sujet et objet se trouve relativisée. Et on

fait l'expérience directe du fait que, dans notre nature profonde, «vous» n'êtes pas «autre» que «moi». Et c'est là le niveau de la vérité plénière. Bien sûr, on ne reste pas à ce niveau-là tout le temps. Il faut remonter à la surface pour vivre avec les autres. Mais une fois faite l'expérience de cette non-dualité et de la relativité de ce qui sépare et divise, on vit plus tranquillement et on arrive même à alléger la souffrance des autres en les aidant à voir, eux aussi, le caractère relatif de leur expérience de la réalité. L'homme accompli, c'est celui qui intègre l'expérience de ces deux niveaux de la vérité à sa vie quotidienne, celui qui puise dans la sagesse qui est de l'ordre de la vérité plénière pour vivre la compassion au niveau de la vérité conventionnelle.

Le christianisme interpellé

(...) Dans presque toutes les traditions extrême-orientales, la pensée «dualisante» est mise en question et l'intellect est vu comme quelque chose qui obscurcit la réalité plutôt que de l'éclairer. La vérité plénière, on ne peut qu'en

faire l'expérience directe car elle ne peut pas être un «objet» de connaissance. Dès qu'on essaie d'en parler, cette vérité cesse d'être plénière et on se retrouve au niveau de la vérité conventionnelle et donc provisoire. Dans cette perspective, tout discours sur Dieu, sur l'homme, sur Jésus-Christ ne peut être que conventionnel et provisoire (...).

(...) Un Dieu personnel, capable d'entrer en relation avec l'homme, ne pourrait être, dans l'analyse bouddhiste, qu'un Dieu-individu (...), relativisé de par ses liens avec d'autres individus. D'un autre côté, si on veut situer Dieu au niveau de la vérité plénière, alors on ne peut plus parler de lui comme d'une personne et il n'est plus possible de parler de lui du tout. Tout discours sur l'altérité de Dieu devient incohérent. Parfois, les maîtres de ces traditions parlent du Divin ou encore de la Divinité, en précisant qu'il ne s'agit pas d'une personne qui pourrait entrer en relation avec l'homme. Et cela pour la bonne raison que la nature profonde de tout homme, au niveau de la vérité ultime, de la non-dualité, n'est pas distincte de cette Divinité, de ce Divin.

Cette dernière remarque nous invite à réfléchir sur la question du statut de la personne humaine. L'homme, selon la tradition judéo-chrétienne, est créé à l'image de Dieu. Il est donc clair que, dans notre discours sur le statut et la dignité de la personne humaine, nous allons rencontrer les mêmes difficultés qui ont amené à relativiser notre discours sur Dieu, et Dieu lui-même. C'est tout simple. L'individu, tel que nous pouvons le reconnaître et le rencontrer comme «autre», à travers les contacts que nous avons avec son «périmètre» (...), est tout à fait illusoire. Cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas et qu'il ne faille pas le respecter. Cela veut seulement dire que c'est unique-

Libre échange entre participants. Au premier plan, Anne-Cathy Graber et Mgr Daucourt.

Photo Gérard Miché/Unité des Chrétiens.



ment à la lumière de la vérité plénière sur la nature profonde de tout être vivant qu'on peut apprécier sa véritable dignité. Mais là, on cesse de penser à lui comme à un individu. Notre vision de la personne humaine, définie par sa capacité d'entrer en relation avec ses semblables et avec Dieu, et de partager la vie même de Dieu (...) semble donc peu conciliable avec les idées que nous venons de voir. Et que dire de Jésus-Christ qui est Dieu et homme, et de sa Seigneurie ? Il faut reconnaître que quasiment tous les maîtres des traditions extrême-orientales (...) ont un très grand respect pour lui (...) qui a vécu cet équilibre entre la sagesse et la compassion mentionnée tout à l'heure. Il a enseigné que chacun doit mourir pour réaliser la grandeur de sa nature profonde. Il a donné sa vie pour les hommes. Mais qu'il soit Dieu, que ce qu'il a accompli sur cette terre, son amour pour ses disciples, pour chacun de nous, contribue de manière définitive à l'accomplissement de l'humanité et de la création, est inconcevable. Il est divin dans sa nature profonde,

mais tout être vivant l'est aussi au niveau de la vérité plénière. Le Christ, à ce niveau, n'est pas autre que le Bouddha, comme le Bouddha ne peut être autre que le Christ, ni autre que vous ou que moi (...). Le Christ, et sa Seigneurie, sont donc totalement relativisés (...).

Quelques dossiers théologiques à revisiter

(...) Je vous laisse imaginer ce que les personnes, pour qui ces idées sont la trame de leur vision du monde, peuvent entendre quand nous confessons que nous croyons en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, mort et ressuscité, sauveur de toute l'humanité (...). Il faut reconnaître que, quand nous disons que Dieu est personnel - et plus de la moitié de l'humanité entend souvent par là que c'est un individu - nous avons un vrai problème. S'il y a une chose que mes contacts avec les traditions extrême-orientales m'ont apprise, c'est à respecter le Mystère de Dieu. Il faut donc scrupuleusement éviter

toute tentation de l'enfermer dans nos concepts, de penser qu'à travers nos images de lui, nous avons une prise sur lui. Toutes nos images sont relatives dans le sens où il y aura toujours un écart entre elles et ce que Dieu est en lui-même. S'y attacher serait donc un suicide spirituel. Mais, et c'est en ceci que nous devons interpeller une bonne partie de la pensée extrême-orientale, il faut reconnaître que l'homme, de toute façon, a besoin de ces images (...). Seul Dieu peut faire l'expérience directe de ce qu'est Dieu. Et si les chrétiens sont invités, jour après jour, à affiner leurs images de Dieu pour les rapprocher, autant que faire se peut, de sa réalité – sans jamais oublier que ce Mystère les dépassera toujours – les autres doivent, eux, éviter le piège de s'attacher aux notions de non-dualité, de vacuité, etc. En effet, on peut se demander si ceux qui s'attachent à la non-dualité ne risquent pas, ou bien de réduire l'Ultime à eux-mêmes, ou bien de se considérer eux-mêmes comme l'Ultime (...). En ce qui concerne l'homme et la condition humaine (...), il est facile de voir comment une voie qui aide l'individu à faire imploser le «périmètre» dont il est prisonnier peut être libératrice. Mais, comme chrétien, bien que je sois persuadé que ce «périmètre» doit imploser pour que la personne soit libérée, j'ai du mal à imaginer que cette libération débouche sur la «vacuité du soi» (...). Je préfère penser qu'elle débouche sur le Mystère de Jésus-Christ (...). L'Évangile ne cesse de nous dire qu'il y a un soi qui doit mourir. N'est-ce pas le soi auquel chacun de nous accorde tellement d'importance, ce «périmètre» source de notre souffrance et qui nous empêche d'entrer dans de vraies relations d'amour ? Et n'est-ce pas en reconnaissant la relativité de ce soi que la Lumière du Christ nous remplit et que nous vivons dans l'Esprit ? (...). C'est là le Mystère de Jésus-

Christ, mort et ressuscité, sauveur de toute l'humanité et image de ce que tout homme est appelé à devenir. Nous avons déjà vu qu'au niveau de la vérité plénière, après sa mort, le Christ, selon les bouddhistes, ne peut pas exister personnellement. Le chrétien ne peut pas accepter que le Christ soit ainsi relativisé (...).

Ce que j'ai toujours admiré dans le bouddhisme, et dans d'autres traditions extrême-orientales, c'est la sagesse qui sait exactement quand il faut se taire. Dans la recherche de la vérité, les maîtres arrivent à un point où les paroles de l'homme deviennent inutiles, voire encombrantes. C'est là qu'ils font l'expérience de la Vacuité, de la nature non duelle de la réalité, etc. Mais c'est précisément de cette Vacuité, selon la foi chrétienne, que jaillit la Parole de Dieu qui, Lui, peut parler de la véritable nature de l'Ultime, de l'homme et de la relation entre l'homme et l'Ultime. Le Mystère pascal ne commence-t-il pas avec ce mouvement, puisque le Verbe de Dieu se manifeste dans ce monde d'une manière de plus en plus explicite, jusqu'au point d'y prendre chair, devenant semblable à nous en toutes choses, excepté le péché ? Et le Verbe fait homme, conscient d'une manière tout à fait unique de qui est Dieu et de ce qu'est l'homme, nous parle de ces réalités. C'est lui qui nous montre, à travers toute sa vie et jusqu'à sa mort même, et au-delà de la mort, dans la résurrection, ce que tout homme peut devenir. C'est lui qui, dans ce mouvement, donne aussi à l'homme la possibilité de vivre ce mystère dès maintenant. Et, au cœur de ce Mystère, il y a la relation : la relation fraternelle entre les hommes, la relation entre l'homme et Dieu, la relation dans la vie même de Dieu (n'est-ce pas le sens de la Trinité ?). Et cette vie relationnelle n'est pas relative. Elle fait partie de l'accomplissement de l'homme. Il ne peut y

avoir un niveau de vérité plénière où la relation serait complètement relativisée. La notion et l'expérience de la non-dualité sont remplacées, en christianisme, par l'expérience d'une communion dans laquelle ce qui pèse sur nous aujourd'hui, dans nos relations, à cause de notre attachement à notre petit moi (...), sera totalement transformé grâce au Christ.

Conclusion

Voilà ce qu'est notre foi. Mais il est sans doute bon de se laisser interpeller par la pensée extrême-orientale. En effet, grâce à ce dialogue, nous pourrions certainement mieux résister à la tentation d'identifier le Mystère du Christ avec l'image que nous nous faisons de Lui, de confondre l'idée que nous nous faisons de Dieu avec Dieu lui-même et d'identifier le Mystère de notre propre personne avec l'image que nous avons de nous-mêmes. Oui, ce dialogue nous oblige à être vraiment humbles ! L'humilité (...) nous invite à aller toujours plus loin, en utilisant tous les moyens à notre disposition, pour entrer dans la profondeur, la largeur, la longueur et la grandeur du Mystère que nous sommes et du Mystère qui nous fait vivre. Et c'est peut-être elle qui nous aidera à avancer sur le chemin vers une plus grande unité au sein de notre tradition chrétienne (...).

Dennis GIRA,

*Directeur adjoint
de l'Institut de Science
et de Théologie des Religions
à l'Institut catholique de Paris,
Rédacteur de Questions actuelles.*

On peut se procurer l'intégralité de cet exposé auprès du Secrétariat national pour l'Unité des Chrétiens, ou sous forme de cassette (voir en p. 3 de couverture).

Comment Jésus est le Seigneur

Père Henri-Jérôme GAGEY



Ces extraits de l'intervention donnée pendant la session de Viviers ont reçu une forme plus développée dans l'ouvrage que le P. Gagey a écrit en collaboration avec André Lalier, Dieu, collection «tout simplement», l'Atelier, Paris, 1997.

Jésus du côté de Dieu

Tout le Nouveau Testament et la tradition théologique désignent Jésus, l'homme né d'une femme, le prédicateur galiléen crucifié, en le situant du côté de Dieu, en l'identifiant à Dieu même. Ce faisant, ils ne présentent pas un Christ mythique sans lien avec la réalité historique de Jésus. À partir de ce qui est apparu en pleine lumière après Pâques, ils formulèrent de manière explicite et dans un langage très technique (celui de la théologie juive d'abord, celui de la philosophie grecque ensuite), ce qui caractérisait déjà implicitement le style, la manière de faire et de se situer de Jésus.

Dans les années de son ministère public, Jésus est apparu comme l'envoyé de Dieu ; dans sa parole, ses actes et son destin, Dieu s'exprime et se fait connaître comme jamais il ne l'a fait :

- par l'autorité souveraine avec laquelle Jésus interprète la volonté de Dieu et appelle ses auditeurs à la vérité, à l'écoute de sa parole ;
- par les paraboles où il décrit la miséricorde du Père, et par les gestes où il la met en œuvre en faisant miséricorde lui-même de la part de Dieu (accueil et pardon des pécheurs, partage du repas avec des gens impurs, selon les critères en vigueur) ;

- par son étonnante proximité avec le Père, entre autres sa manière de l'appeler *abba* et de se poser par rapport à lui dans un rapport d'intimité absolument incomparable à celui des disciples ;

- par tout cela, Jésus se situe comme le Fils par excellence et agit comme Dieu seul peut le faire. Sa parole et ses actes, il les pose comme la parole et les actes de Dieu. C'est pourquoi, la rencontre de Jésus est l'événement de la rencontre de Dieu ; pour l'homme qui se laisse atteindre, elle est le moment de vérité qui lui découvre le mystère de son existence et de sa vocation. Elle est l'événement de la réconciliation.

Pourtant Jésus ne se comporte pas «comme un Dieu»

Jésus sera reconnu comme «l'homme qui vient de Dieu»⁽¹⁾ et pourtant, Jésus ne se comporte pas «comme un Dieu». C'est l'enjeu du récit des tentations et de nombreux autres passages des évangiles de manifester que Jésus ne se conforme pas à l'image de la toute-puissance de Dieu qui habite nos rêves et nos angoisses. Ce refus de «faire le Dieu», voilà qui est vraiment caractéristique de Jésus ! De ce point de vue et sans craindre le paradoxe, on dira que

le signe le plus fort que Jésus est le Fils, nous est donné dans son refus de se montrer «le Fils de Dieu», selon la proposition perverse du tentateur. Ce tentateur dont le récit mythique de la Genèse nous rapporte, avec une grande force poétique, qu'il suggéra à Adam et Ève les voies et moyens de devenir «comme des dieux» (Gn 3,4). Au contraire, comme on peut le lire dans l'hymne aux Philippiens, à la différence du premier Adam, Jésus, nouvel Adam, «n'a pas considéré comme une proie à saisir d'être l'égal de Dieu» (Ph 2,6). Cette tentation, il l'a pourtant affrontée, mais pour en triompher, lorsqu'au désert il lui fallut résister à l'invitation de se montrer «le Fils de Dieu».

Car c'est bien de cela qu'il s'agit dans les deux récits (Mt 4,1-11 ; Lc. 4,1-13) qui relatent, dans une mise en scène grandiose, ce qui a dû être un débat intérieur décisif pour Jésus. Le tentateur ne fait pas miroiter à Jésus de grasses transgressions, que Jésus n'aurait eu aucun mal à écarter. Il le confronte au contraire au plus pieux des projets : «*si tu es le Fils de Dieu, fais en la preuve ; montre ta puissance en transformant en pain les pierres du chemin ; accomplis le geste héroïque par excellence en te jetant, plein de confiance en Dieu, du haut du temple ; alors ton règne s'étendra sur la terre.*» On dira que cette lecture est forcée, que Jésus n'a aucune chance de faire la confusion, puisque c'est le diable qui s'adresse à lui. Mais justement, à quoi reconnaît-on que c'est le diable et non le Père qui parle au cœur ? A quoi identifie-t-on la perversion d'une proposition ?

S'il y a eu tentation - et les récits nous disent que Jésus fut tenté -, c'est que, d'une manière ou d'une autre, Jésus a éprouvé la séduction de la perspective qui s'ouvrait devant lui, et qu'il a eu à trancher qu'elle ne représentait

Table-ronde. De dr. à g. : D. Gira, H.J. Gagey, M. Lambert et E. Demange (modérateurs), A. Kattan, G. de Turckheim.

Photo Gérard Miché/Unité des Chrétiens.



pas la voie à suivre. S'il pouvait y avoir tentation, c'est que le programme d'action qui se profilait avait de quoi sembler crédible. Après tout, accomplir ce programme n'est-ce pas cela être un Dieu ? N'est-ce pas cela qu'on attendait du Messie qui devait venir ?

Il est connu que, parmi les signes qui devaient mettre fin à son attente et caractériser le début des temps messianiques, le peuple juif en guettait trois indiscutables :

- 1°) le renouvellement du miracle de la manne envoyée à Israël dans le désert, soit le don d'une nourriture abondante pour tous ;
- 2°) l'apparition grandiose du Messie dans le Temple ;
- 3°) la domination définitive d'Israël sur le monde.

Cette énumération n'est-elle pas fort proche du contenu de la tentation ? Mais la troublante ressemblance qui unit mission et tentation, ressort encore plus nettement si l'on met en perspective le programme du tentateur et le parcours accompli par Jésus dans les derniers jours de son ministère :

1°) Le tentateur lui dit « si tu es le Fils de Dieu, ordonne à cette pierre de se changer en pain », et lui, la veille de sa mort, il prit le pain et dit « ceci est mon corps, livré pour vous... ». Jésus se présente ainsi comme celui qui donne aux hommes la nourriture spirituelle dont ils ont besoin (voir Jean 6).

2°) Le tentateur lui dit « si tu es le Fils de Dieu, jette-toi d'ici en bas ; car il est écrit : "Il donnera pour toi des ordres à ses anges afin qu'ils te gardent... ils te porteront dans leurs mains de peur que tu ne heurtes quelque pierre"... » (Lc 4, 9-11). Au mont des Oliviers il pria : « "Père, si tu le veux, éloigne de moi cette coupe..." » Alors, lui apparut, venant du ciel, un ange qui le réconfortait et lui était en proie à la détresse si bien que sa sueur devint comme de grosses gouttes de sang » (Lc 23,39-44 ; voir Mt 26,38-46). Et vers la sixième heure, il dit en un grand cri : « Père, je remets mon esprit entre tes mains ». Ainsi, il se laissa précipiter dans la mort du haut de sa croix (Lc 23, 46).

3°) « L'emmenant encore plus

haut, le diable lui fit voir tous les royaumes de l'univers et lui dit "Je te donnerai toute cette puissance et la gloire de ces royaumes..." » (Lc 4, 5-7, voir Mt 4,8-9). Après la résurrection, Jésus dit aux disciples rassemblés sur la haute montagne : « Tout pouvoir m'a été donné... Allez donc, de toutes les nations faites des disciples en leur apprenant à respecter tout ce que je vous ai prescrit » (Mt 28,16-20, voir Lc 24, 50-53).

Tentation et accomplissement de la mission, entre ces deux pôles se déploie le drame que constitue la mission de Jésus : il oppose une obéissance en esprit et en vérité à la volonté du Père, et une obéissance mensongère comme celle que programme le tentateur. Mais précisément, en quoi consiste la différence ? Entre le fait de sacrifier sa vie en vue de forcer le destin, de forcer l'estime etc., et le fait de s'abandonner jusqu'au bout à la logique de sa mission, quoi qu'il en coûte, la différence n'est certes pas petite, et pourtant tellement imperceptible. De manière imagée,

cela peut se dire ainsi : « tout dépend de la place de l'ange ».

La place de l'ange

- Dans un cas, il est proposé à Jésus de risquer le tout pour le tout, dans l'espoir de trouver du secours auprès de l'ange qui **sera envoyé** pour prévenir la chute, en empêchant que le pied du héros ne heurte une pierre (Lc 4,10 ; Mt 4,6).

- Dans l'autre, Jésus trouve dans la consolation que lui **a apportée** l'ange de Dieu, pendant l'agonie du mont des Oliviers, la ressource de supporter son angoisse et de mener à bien sa mission (Lc 22, 43).

Disons-le avec nos mots : la différence n'est pas petite entre le fait de programmer une action « **en vue** d'accomplir une performance et de manifester sa gloire », et le fait d'endurer les conséquences d'une fidélité maintenue « **en vertu** d'une rencontre, d'un appel ou d'un engagement responsable ». Ainsi, Jésus ne va pas à la croix en vue de manifester son héroïsme, en mettant Dieu au défi de le ressusciter. Il ne se précipite pas dans la mort pour que les anges du ciel préviennent sa chute. Le sacrifice qu'il fait de sa vie ne correspond pas au calcul plein de ruse de celui qui s'abandonne dans le but de se recevoir. Jésus ne joue pas le rôle du « bon fils », qui renonce à sa prétention dans le projet rusé de la voir confirmée. Sa mort en croix nous est présentée comme **sa passion**, c'est-à-dire **ce que Jésus pâtit, subit, parce qu'il ne l'a pas esquivée**, parce qu'il l'a affrontée dans la foi, ce qui peut se dire « dans les bras de l'ange ». Et c'est en cela que la mort sur la croix est la juste réponse à la proposition perverse faite « selon les Écritures », par le tentateur, de se montrer le Fils en s'abandonnant au vide.

Ainsi, Jésus n'en appelle pas à la puissance du Père pour échapper aux limites que lui impose sa

condition humaine et se sortir de situations difficiles. Plier le réel à ses quatre volontés, obtenir par la seule force de son désir la satisfaction de ses vœux les plus fous, voilà en tout cas ce qui, selon lui, semble ne rien avoir de divin, rien de seigneurial. Quelle est alors sa seigneurie ? Une seigneurie de l'amour !

La toute-puissance de Dieu, c'est l'amour

Dans le *Credo*, nous affirmons la toute-puissance de Dieu. Mais que savons-nous au juste de cette toute-puissance ? Selon la foi chrétienne, pour savoir comment le Père exerce sa toute-puissance, sa seigneurie, il suffit de regarder comment Jésus s'y prend ! Comment il prend ses distances avec une conception mythique de l'omnipotence de Dieu. **La toute-puissance du Père, c'est celle qui se manifeste dans le comportement et la prédication de Jésus.**

Celle-là et pas une autre ! Mais les gens veulent des preuves, ils veulent que, par des signes indubitables, Dieu accrédite Jésus comme son envoyé. C'est que, aveuglés, ils ne comprennent pas ce qu'il en est de la puissance de Dieu et des signes par lesquels elle se manifeste en la personne de Jésus accomplissant toute une lignée de prophètes.

En Jésus, Dieu donne le signe de son amour, « pris aux tripes » par les pauvres et les humiliés. « Pris aux tripes », le mot n'est pas trop fort. En effet, c'est un terme grec (*splanknistheis*), signifiant littéralement « remué jusqu'aux entrailles », qui est utilisé pour décrire l'émotion du Samaritain devant l'homme qu'il va secourir, l'émotion du maître remettant sa dette à son débiteur (Mt 18, 27), l'attitude du Père accueillant le Fils prodigue.

Et l'on retrouve ce même terme pour exprimer l'attitude de Jésus lui-même devant l'aveugle de Jéricho (Mt 20,34), devant le lépreux

Congrès œcuméniques internationaux

- Sixième Congrès œcuménique international de Spiritualité russe
du **mercredi 16 au samedi 19 septembre 1998**

L'automne de la Sainte Rus'.

Sainteté et spiritualité en Russie

en un temps de crise et de persécution (1917-1945).

Organisée avec le soutien du Patriarcat de Moscou, cette rencontre poursuit une série dédiée aux figures les plus importantes de la sainteté russe orthodoxe.

- Colloque international du **samedi 3 au dimanche 4 octobre 1998**

«Tiens ton esprit en enfer et ne désespère pas !»

Silouane l'Athonite : vie et spiritualité.

Le Colloque voudrait faire le point sur l'enseignement spirituel et théologique de Silouane l'Athonite, à l'occasion du soixantième anniversaire de sa mort.

Participeront aux colloques, outre des spécialistes internationaux, des évêques et représentants des Églises orthodoxes (des patriarchats de Constantinople, Moscou, Serbie, Bulgarie, Roumanie et de l'Église de Grèce), des Églises de la Réforme et de l'Église catholique romaine.

Lieu, renseignements et inscriptions :

Comunità Monastica di Bose (Communauté Monastique de Bose)

13887 Magnano (BI) - ITALIE

☎ (00 39) 15 679 185 - Fax : (00 39) 15 679 290

(Mc 1,41) ou l'enfant épileptique (Mc 9,22).

C'est un amour qui se confronte à la non-réponse, et même au refus de répondre, et qui éprouve son incapacité, son impuissance à forcer la réponse de l'autre. Ira-t-on jusqu'à parler de la souffrance de Dieu, comme le font certains auteurs contemporains ? Il y a quelque chose d'indécent ou d'indiscret à se prononcer sur les douleurs de Dieu le Père. Mais s'il est vrai que l'amour dont Jésus aime ce monde est l'amour même de Dieu, alors on peut dire qu'il est un amour qui souffre. Au moins en ce sens ancien où l'on disait de quelqu'un qu'il souffre, c'est-à-dire qu'il supporte sans joie, mais par réalisme ou respect, la contradiction que les faits ou les personnes lui opposent. Or, tel est bien l'amour de Dieu qui, en Jésus, devient événement :

- un amour parfois brutal ou violent qui s'emporte parce qu'il désire, sans pouvoir la forcer, la réponse d'un «oui» responsable, et non l'expression servile d'une docilité irresponsable ;
- un amour qui poursuit son chemin sans se laisser arrêter par les conventions et les usages établis ;
- un amour qui prend patience et endure la perspective de la souffrance et de la mort. C'est le signe de cet amour que Pierre ne parvient pas à comprendre et qui le conduit à s'opposer à l'idée que Jésus devait souffrir (relire Mt 16,21-23 !). Pourtant, seul cet amour qui endure la souffrance permet une affirmation de Dieu à l'épreuve du scandale du mal. C'est ce qui ressort des Béatitudes.

Béatitudes

Elles sont souvent comprises comme une nouvelle Loi, exposant un idéal à atteindre, un but exaltant à se fixer. Si on les reçoit ainsi, elles font retentir un impossible appel à se faire pauvre et

faible, ce qui peut seulement conduire au découragement. En effet, quoi de plus désespérant que ces gens pleins de zèle qui tentent de faire les modestes, de s'oublier, de se faire tout-petits pour laisser la place à Dieu ? Ils disent vouloir être tout à Dieu, mais ils sont pleins d'eux-mêmes, tout occupés à l'idée de se faire relever par celui devant lequel ils se seront abaissés un instant. Impossible d'en sortir ! On ne se dépouille jamais de soi-même ; on peut seulement, et c'est déjà beaucoup, supporter les pauvretés et les humiliations qu'on subit.

En fait, plus qu'un idéal de vie à réaliser, les Béatitudes sont la révélation de l'existence humaine en sa vérité. «Où est la vraie vie ?», demandent les hommes. À cette question, Jésus répond : «heureux les pauvres en esprit, heureux ceux qui pleurent, ceux qui ont faim, heureux les persécutés» (Lc 6,20-22 ; Mt 5 3-10). Comment comprendre cette réponse paradoxale, qui décrit les situations que chacun très légitimement s'efforce d'éviter ? Sa force est d'obliger les auditeurs à considérer leur existence d'une manière nouvelle, en se demandant : «Quand nous sommes-nous tenus dans le vrai de nos vies ? Est-ce réellement quand nous avons fait face en nous montrant sûrs et maîtres de nous, tandis qu'apparemment invulnérables nous avançons d'un pas résolu ? Ou bien, n'est-ce pas plutôt, ainsi que le suggèrent les Béatitudes, le jour où nous n'avons pas retenu nos larmes (celles qui coulent à l'intérieur ou celles qui coulent à l'extérieur, peu importe ici), le jour où nous nous sommes laissés atteindre, laissés blesser par des événements, par des rencontres qui nous ont mis en route à la rencontre des autres dans le souci de la justice ? N'est-ce pas alors que nous sommes véritablement nés à d'authentiques projets, engagements et responsabilités, qui nous ont sortis de notre souci de nous-mêmes ?»

Si tel est bien l'amour dont témoigne Jésus, alors il n'est pas besoin de reconstruire les sentiments qui furent en Dieu le Père, pour reconnaître qu'un tel amour porte en lui la possibilité de la souffrance. La souffrance en effet n'est-elle pas le mouvement du désir aimant, quand il se heurte à la trahison, à la dérobade, au silence ou à l'absence de l'autre ? D'ailleurs, souffrirait-on si l'on n'aimait pas ? En fait, on ne souffre guère que parce que l'on aime, que par ceux que l'on aime. Ici, c'est à peine jouer sur les mots que de dire : le chemin de l'amour est un chemin «passionnant» ; c'est en effet le chemin qui a conduit Jésus à la croix. Et de ce point de vue, la signification du message pascal peut être ramassée en ces termes : **heureux le crucifié, «il est le premier né d'une multitude de frères»** (Rm 8, 29).

La seigneurie du crucifié

La foi chrétienne présente en Jésus-Christ celui qui a connu l'angoisse de l'amour qui se donne jusqu'au sang sans obtenir un signe de retour : obéissant jusqu'à la mort, il est devenu la risée des gens du peuple après avoir été abandonné des siens, quand le Père demeurait silencieux. Il avait promis la béatitude aux pauvres et aux petits, à ceux qui pleurent et ont soif de la justice de Dieu (Lc 6,20-21) : «comme un agneau, il a été conduit à l'abattoir» (Is 53,7) ; dans un grand cri et dans les larmes, il a crié «j'ai soif» et il a lancé sa supplication vers Dieu (He 5,7). Il est ainsi devenu l'un de ces pauvres et de ces petits auxquels il s'adressait, et auxquels il témoignait de la tendresse du Père. Aujourd'hui, en tout semblable à eux, il se trouve réduit à rien, remis entre les mains du Père. Jusque dans sa mort, l'existence de Jésus est donc conforme à sa parole.



Conversation
entre le professeur Marguerat
et le P. Gagey.

Photo M.A. Larroque.

Qui pourrait lui rendre justice ? Cette justice après laquelle nous courrons tous lui est visiblement déniée au cours du procès et de l'exécution qu'il subit. Pour lui comme pour nous, il est manifestement vrai que nos bonnes actions ne parviennent pas à nous mériter l'amour de Dieu. Lui qui n'a pas péché, il meurt, comme meurent pécheurs et criminels, «visiblement» abandonné de Dieu. Sa prétention d'agir «au nom de Dieu son Père» se trouve démentie par son destin et par sa mort, tandis que triomphent ses accusateurs, les interprètes officiels de la Loi qui l'ont mis hors la Loi. La question de savoir s'il peut être déclaré juste devant Dieu semble réglée, puisque, à vue humaine, Dieu est contre lui ! Il n'y a donc plus rien de bon à dire de lui.

Par cette «image de Jésus crucifié», rapportée par la «parole de la croix», la foi chrétienne fait surgir le signe de contradiction, face auquel nous sommes invités à «reprenre nos marques» et à

réassurer nos positions sur ce qu'on appelle vivre.

D'un premier point de vue, l'image de la croix est l'image de la fragilité de nos idéaux les plus hauts, l'image de la faiblesse de l'amour et de son incapacité à infléchir le cours normal des événements. **Il y a quelque chose de troublant, de révoltant, dans cette figure de l'amour qui va jusqu'au bout de lui-même sans obtenir de réponse.** Comment ne pas protester contre l'injustice du sort quand l'amour et le don de soi affrontent la solitude et le silence ? Comment croire dans un amour qui va jusque-là, s'il écrase celui qui en témoigne ? D'où cette parole prononcée en dérision contre Jésus crucifié : « il en a sauvé d'autres, qu'il se sauve lui-même ! » (Mt 27,42). Qui pourrait nous empêcher de nous endurcir et de devenir sourds à toutes les histoires d'amour par lesquelles nous nous laissons bercer ? Ici, nous sommes sollicités sur la pente de notre scepticisme ou de notre cynisme.

De ce premier point de vue, la

croix n'annonce pas une bonne nouvelle ; elle proclame plutôt que l'amour n'est pas digne de foi, et que le chemin de l'amour est une impasse pour nous, comme il l'a été pour Jésus lui-même, échouant «visiblement» de manière définitive. Ici, l'amour révèle son inconsistance. **Face au crucifié, qui dira qu'aimer peut être un idéal de vie crédible, un but digne d'intérêt et de confiance ?**

La croix rend manifeste l'inévitable déception que cause l'amour lorsqu'il est visé comme un idéal de vie, un but à atteindre, un objectif à remplir. Alors il n'est qu'un moyen pour acquérir de la valeur à nos yeux ou à ceux de Dieu ; or, le corps sans vie du crucifié témoigne, pour notre tristesse, que ce but restera à jamais hors de notre portée.

La beauté du crucifié

Quand l'Évangile de Pâques présente à notre méditation la croix



«Sa parole et ses actes, Jésus les pose
comme la parole et les actes de Dieu.»
Montréal : la création de la mer.

Photo Documentation réservée.

de Jésus, il nous invite à ne pas nous laisser dominer par l'effroi qu'inspire nécessairement le sort du juste supplicié.
Il nous invite à nous laisser tou-

cher par la paradoxale beauté du crucifié. À vue humaine, l'image de Jésus en croix devrait nous faire douter de tout.

Non seulement parce qu'elle représente un supplice horrible et déshonorant, mais plus encore à cause de l'injustice qui frappe Jésus et qui ne devrait pas inspirer d'autres sentiments que la révolte ou le dégoût.

Il en émane pourtant une puissante beauté qui bouleverse et séduit. **Il y a en effet quelque chose de lumineux et de pacifiant dans l'amour qui va au bout de lui-même, sans souci de lui-même.**

Se laisser atteindre par la beauté du crucifié, c'est entrer dans la nouvelle évidence de l'amour qui brise notre carapace de cynisme et vient à bout de notre endurcissement, en rejoignant en nous la source vive d'une naïveté première. C'est cette naïveté que sollicite chez l'auditeur de la Passion le récit du «bon larron», dont Luc rapporte qu'il s'est laissé émouvoir par l'injustice du sort de Jésus, et qu'il a rompu avec la dérision cruelle dont Jésus est alors victime (23, 39-43). Dans le même sens va l'évocation, par

Marc et Matthieu, de ce personnage du centurion debout au pied de la croix qui, voyant comment Jésus était mort, s'écria «vraiment cet homme était Fils de Dieu» (Mc 15,39 ; Mt 27,54).

Enjeux d'une désignation de Jésus-Christ comme Seigneur aujourd'hui

Dire «Jésus est le Seigneur», c'est dire que «les choses cachées depuis la fondation du monde» nous sont révélées dans cet amour-là.

- Cet amour-là qui, tout à la fois, assume et retourne, accepte et juge, les mouvements d'amour dans lesquels chacun se trouve pris.

- Cet amour-là qui se donne en partage là où, dans une communauté rassemblée par la foi en la résurrection, l'image de Jésus crucifié est mise sous nos yeux⁽²⁾.

- Cet amour-là qui se donne en partage là où le pain est rompu et la coupe distribuée en mémoire de la livraison du Fils entre les mains des pécheurs.

Vous cherchez des repères dans un monde incertain ? Vous cherchez sur quel idéal régler votre existence ? Vous cherchez un maître et un Seigneur pour qu'il vous guide ? *Ecce homo !*

Henri-Jérôme GAGEY,

prêtre du diocèse de Créteil,
Professeur de théologie
à l'Institut Catholique de Paris.

On peut se procurer l'intégralité de cet exposé auprès du Secrétariat national pour l'Unité des Chrétiens, ou sous forme de cassette (voir en p. 3 de couverture).

(1) Selon le beau titre de l'ouvrage de Joseph Moingt, *L'homme qui venait de Dieu*, Cerf, Paris, 1993.

(2) Pour reprendre la formule de Paul : «à vos yeux ont été dépeints les traits de Jésus-Christ en croix », Ga 3,1.

LUTHER Du fond de ma détresse Texte présenté par Michel Leplay

LUTHER

Du fond
de ma détresse

Texte présenté par
Michel Leplay

Les Carnets
DDB

Lorsque Luther achève, au seuil du XVI^e siècle, ces commentaires des psaumes de la pénitence, il vient de connaître le dénouement d'une crise spirituelle décisive pour la suite de son existence. Inquiet pour son salut, redoutant les peines éternelles, insatisfait de ses œuvres, c'est en étudiant et méditant l'Épître aux Romains et le Livre des Psaumes qu'il retrouve la paix. C'est en scrutant le texte biblique qu'il peut fonder sa foi et sa confiance en Dieu. Comme le souligne Michel Leplay dans sa présentation, une joie nouvelle va naître alors, du fond de la détresse...

Desclée de Brouwer, 58 FF

Informations internationales



Lors de la célébration œcuménique, à Viviers, le Pr. F. Kaltenmark, le Rév. J. Barnett (anglican) et A.C. Graber (mennonite, Chemin-Neuf) lavent les mains des participants.

Photo
Gérard Miché/
Unité des Chrétiens.

Regards sur le mouvement œcuménique et le COE

M. Georges LEMOPOULOS



Monsieur Lemopoulos a donné, lors de la session œcuménique de Viviers, un exposé substantiel dont nous retenirons ici les axes majeurs.

Il y a cinquante ans, les Églises réunies à Amsterdam pour l'Assemblée fondatrice du Conseil œcuménique des Églises décidaient de «demeurer ensemble». Cet anniversaire offre aux Églises-membres l'occasion de réfléchir sur leur cheminement, de réaffirmer leur vocation œcuménique et de clarifier leur vision commune du COE.

Beaucoup de choses, durant ces cinquante années, ont radicalement changé la vie des Églises et la qualité de leurs relations. Le COE fut à la fois artisan et bénéficiaire de ces événements. Citons : le fait que les Églises et les chrétiens peuvent aujourd'hui se réunir pour prier ensemble, les relations



Rencontre du Comité central du COE, en 1982, à Genève.

Photo Marc van Appelghem/COE.

de confiance créées entre Églises, l'expérience œcuménique au niveau local, les relations de travail établies par l'Église catholique romaine avec le COE, les relations de confiance créées entre les Églises et le COE (près des 2/3 des Églises-membres viennent aujourd'hui d'Afrique, d'Asie, des Caraïbes, d'Amérique latine, du Moyen-Orient et du Pacifique), les Conseils d'Églises qui se sont récemment multipliés.

Le mouvement œcuménique et le COE se sont donc enracinés dans la vie des Églises et les ont aidées à changer. Le mouvement œcuménique a déjà dépassé un grand nombre de ses objectifs. Une tradition commune de convictions partagées sur la foi, la vie et le témoignage a commencé à naître.

Le pèlerinage œcuménique de ces dernières années a été marqué par la joie de progresser dans la compréhension et la découverte mutuelles, et aussi par les déceptions et reculs. Malgré les évolutions positives, on soulève la question de l'avenir du mouvement œcuménique.

Les Églises n'ont pas toujours su tirer les leçons de la vision commune ou des accords auxquels elles sont parvenues. De nouvelles sources de division sont apparues, parfois à la suite de choses dites ou faites au niveau œcuménique.

Mais les faibles progrès, voire les échecs, n'ont pas entamé la détermination des Églises à poursuivre leur cheminement vers l'unité visible. Leur pèlerinage les conduit vers une plus grande reconnaissance les unes des autres et un témoignage commun, à l'aube d'un nouveau millénaire.

Certes, la route sera encore longue. Le COE est parfaitement conscient des difficultés et, dans un document d'orientation générale sur *La conception et la vision communes du Conseil œcuménique des Églises*, a voulu à la fois prendre acte du progrès accompli et attirer l'attention sur des sujets importants. Ce texte met l'accent sur la dynamique du mouvement œcuménique et sur une réflexion commune relative au COE. Deux points mériteraient une attention particulière : examiner la signification du mouvement œcuménique dont est né le COE ; analyser la base constitutionnelle de ce Conseil qui est une «communauté fraternelle d'Églises».

Le COE et «le seul mouvement œcuménique»

Le mouvement œcuménique appelle au mystère du Christ dans lequel l'unité est déjà donnée. Il s'inscrit dans l'impulsion de

réconciliation et de paix qui conduit le monde vers l'unité de la grande famille de Dieu. Il vise à servir l'unité chrétienne et à soutenir l'unité de l'humanité telle que Notre Seigneur l'a voulue. Il appelle les Églises à être une pour que le monde croie.

Le Conseil œcuménique est la communauté que forment ses Églises-membres, mais aussi un instrument et une expression de ce mouvement.

Le COE souligne aujourd'hui la nécessité de renouveler l'engagement d'Amsterdam et de redéfinir la conception que les Églises ont de lui dans le «mouvement œcuménique». Il doit œuvrer pour éviter la fragmentation du mouvement œcuménique. Il faut que l'an 2000 nous trouve moins divisés. Proposant une telle vision, le COE se montre prêt à mettre au second plan ses intérêts institutionnels. Aujourd'hui, il se qualifie volontairement de simple «partenaire œcuménique», au service de l'unité.

L'expression «communauté fraternelle d'Églises», qui désigne le COE, n'a pas été comprise de la même manière par toutes les Églises-membres. Pour certaines, appartenir à une «communauté d'Églises» permet de découvrir les dimensions essentielles de ce que signifie être l'Église. D'autres souhaiteraient que la «communauté fraternelle d'Églises» conserve une fonction essentiellement instrumentale. L'enjeu est ecclésiologique. Les liens qui unissent les Églises au sein du COE ne sont pas encore ceux d'une *koinonia* au sens plein du terme. Mais ne peut-on dire qu'une «réelle communion, bien qu'imparfaite» existe entre elles dès maintenant ? La réponse sera sans doute capitale pour le mouvement œcuménique et les relations entre Églises-membres du COE. En s'engageant au Conseil, les Églises devraient être prêtes à s'interpeller en vue d'un engagement œcuménique plus profond d'où surgirait le sens

Prière
anglicane
durant
la session
de Viviers.
En aube,
à droite,
le Rév.
Martin Draper.

Photo
Gérard Miché/
Unité
des
Chrétiens.



d'une responsabilité mutuelle. La déclaration *Vers une conception et une vision communes du COE* pourrait servir de «charte œcuménique» pour le XXI^e siècle. Le Conseil se prépare aussi à une Assemblée «célébrante», à Harare : elle voudrait

rendre grâce pour le pèlerinage commun des Églises et leur permettre de réaffirmer leur volonté de «demeurer ensemble». Le contexte africain rappellera sans doute à la communauté quelques graves problèmes à affronter. Par ailleurs, pour la première fois en

Assemblée, les Églises, partenaires du mouvement, groupes et organisations auront la possibilité de présenter leur travail, afin de prendre en considération tout effort pour l'unité de l'Église. La Huitième Assemblée du COE à Harare voudrait être l'occasion pour les Églises à la fois de vivre l'«être ensemble» et d'envisager l'avenir de leur témoignage commun.

Georges LEMOPOULOS,

*Secrétaire exécutif aux relations
avec les Églises
et la communauté œcuménique
au Conseil œcuménique
des Églises.*

Apprenant que M. Georges Lemopoulos vient d'être nommé Secrétaire général adjoint du COE à partir du 1er janvier 1999, nous lui adressons toutes nos félicitations amicales et l'assurons de notre prière très fraternelle.

Actualité du travail œcuménique qui se fait à Rome

Mgr Jean-Claude PÉRISSET



Monseigneur Périsset a largement traité ce sujet lors de la session. Nous ne pouvons malheureusement retenir ici que quelques points de son important exposé.

Activités œcuméniques dans les relations avec les autres Églises

Des facteurs non doctrinaux interfèrent dans le dialogue théologique. Citons les tensions surgies, en Roumanie et Ukraine avec l'Église orthodoxe, par la résurgence des Églises gréco-catholiques. Le document de Balamand (juin 1993) affirme dès son titre que l'«uniatisme» n'est plus le moyen de favoriser l'unité, mais il n'a pas été reçu facilement. Pourtant, malgré ces facteurs, le dialogue de l'Église catholique avec l'Orthodoxie se poursuit.

Les nouvelles situations créées dans la Communion anglicane et dans l'Union d'Utrecht (ou Vieux-Catholiques) par la décision de laisser libres les Églises membres de procéder à l'ordination des femmes aux ordres sacrés sont un réel obstacle sur le chemin de l'Unité. La première conséquence de ces nouvelles situations est que le dialogue, jusqu'ici convergent, se poursuit maintenant sur des voies parallèles.

Les Déclarations communes sur des questions sociales, difficiles au niveau universel, sont peut-être plus faciles au niveau national. Concernant l'invitation de Jean-Paul II par rapport à la primauté (*Ut Unum sint*, n°75), les réponses faites jusqu'ici vont du refus de la question à des suggestions positives, pour un exercice plus marqué par la collégialité. D'autres reconnaissent à la mission de Pierre d'être fondement visible de l'unité

de l'Église mais estiment ne pouvoir l'identifier avec la charge de l'évêque de Rome. Ils proposent la création d'un office œcuménique d'unité. D'autres encore pensent que tout chrétien, de par son baptême et sa foi chrétienne, est chargé de confirmer ses frères dans la foi, et que l'évêque de Rome n'a qu'un rôle secondaire à cet effet.

Activités œcuméniques dans l'Église catholique

- Préparation du Grand Jubilé de l'An 2000

La Lettre Apostolique *Tertio millennio adveniente* contient un programme préparatoire, bien accueilli par l'ensemble des autres Églises et communautés. Des délégués fraternels participent aux travaux du Comité central ; six non catholiques sur dix-sept participent à la Commission œcuménique du même Comité.

La proposition du Pape, d'un «martyrologe» commun des grands témoins du Christ au XX^e siècle, en voie de réalisation, devrait manifester que «nos divisions ne montent pas jusqu'au ciel», puisque des disciples de communautés encore séparées ont prouvé la vérité du Christ jusqu'au don de leur vie.

Pour une «rencontre pan-chrétienne», aucune date n'a encore été



Célébration œcuménique au cours de la session : Mgr Bonfils et le Pr. D. Heller lavent les mains des participants.

Photo Gérard Miché/Unité des Chrétiens.

arrêtée, côté catholique. Son lieu paraît devoir être la Terre Sainte, et les initiatives sont laissées au Conseil des Églises Chrétiennes du Moyen-Orient, dont font partie les diverses Églises locales à égalité de participation.

La préparation et la célébration du Jubilé doit être faite, à tous niveaux, dans la plus grande collaboration entre communautés chrétiennes locales.

L'utilisation de symboles pour l'Année jubilaire pose question à ceux qui craignent que les «œuvres» fassent obstacle à la seule foi. Tout cela fait l'objet d'une attention particulière de la part du Comité central.

- Formation

Le document *La dimension œcuménique dans la formation de ceux qui travaillent dans le ministère pastoral* développe le chapitre du Directoire œcuménique à ce sujet. Une formation des fidèles n'est possible que par celle, préalable et concomitante, des pasteurs et «agents» pastoraux. La dimension œcuménique est une composante nécessaire de toute activité ecclésiale désireuse de correspondre à la volonté du Christ.

D'autre part, dans son exposé, Mgr Périsset a présenté les normes canoniques relatives à l'admission aux sacrements de la réconciliation et de l'Eucharistie, qui figurent dans le Code de Droit canonique de 1983 et dans le Directoire œcuménique.

Mgr Jean-Claude PÉRISSET,

Secrétaire adjoint
du Conseil Pontifical
pour la Promotion de l'Unité
des Chrétiens.

On peut se procurer l'intégralité de cet exposé auprès du Secrétariat national pour l'Unité des Chrétiens, ou sous forme de cassette (voir en p. 3 de couverture).

Retraite œcuménique selon les Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola

Chez les sœurs Diaconesses de Reuilly, à Versailles,
du 10 octobre (16 h) au 18 octobre 1998 (9 h).

Retraite donnée par le P. Édouard Gueydan, s.j., et une équipe d'accompagnateurs de diverses confessions. Ouverte à toutes les confessions chrétiennes (maximum : 30 personnes). Cadre de silence et de recueillement.

Informations :

Secrétariat de la Retraite œcuménique
Communauté des Diaconesses de Reuilly
10, rue Porte-de-Buc - 78000 VERSAILLES
☎ 01 39 24 18 80 - Fax : 01 39 50 46 60

La dimension œcuménique dans la formation de ceux qui travaillent dans le ministère pastoral

Nous reprenons ici quelques passages de cet important document, publié dans le bulletin Service d'Information [SI] du Conseil pontifical pour l'Unité des Chrétiens, n°96, 1997/IV et dans La Documentation catholique, n° 2182, 17 mai 1998.

Préface

(...) Une des principales préoccupations du Directoire est la formation œcuménique dans les séminaires et les facultés de théologie. Aussi avait-on décidé que l'Assemblée plénière de 1995 du Conseil pontifical pour la Promotion de l'Unité des Chrétiens étudierait et rendrait plus explicites les principes et les recommandations fixés dans le Directoire (...).

Le Saint-Père ajoutait que cette formation «est un défi essentiel pour le développement de la recherche œcuménique, pour sa promotion dans les Instituts de formation et pour la vie pastorale». Le texte est donc un document d'étude qui rassemble le contenu du Directoire œcuménique en le rendant plus explicite. Il s'adresse aux responsables de la formation théologique et pastorale afin qu'ils puissent s'assurer qu'à l'avenir ceux qui seront engagés dans la pastorale, ainsi que les professeurs de théologie, reçoivent une formation œcuménique adéquate. Ceux-ci seront ainsi davantage à même de répondre à ce qu'exige la vie d'Eglise aujourd'hui (...).

Cardinal Edward Idris CASSIDY,
Président,

Pierre DUPREY,
Secrétaire,

(...)

A. Nécessité d'une formation œcuménique de tous les fidèles

3. La formation chrétienne étant nécessaire à tous les niveaux et à toutes les étapes de la vie chrétienne, il faut réfléchir sur la manière d'assurer la dimension œcuménique dans ces différents types de formation. Il est également indispensable que ceux qui ont une tâche importante dans l'animation d'une formation aient eux-mêmes bénéficié d'une formation œcuménique approfondie. On pense notamment aux pasteurs,



Assurer la dimension œcuménique dans les différents types de formation...

Photo Documentation réservée.

aux membres des Instituts de vie consacrée et des Sociétés de vie apostolique, aux catéchistes et à toutes les personnes directement engagées dans l'enseignement religieux, ainsi qu'aux responsables des mouvements nouveaux et des communautés ecclésiales (...).

B. Formation œcuménique des étudiants en théologie, des séminaristes et des futurs agents pastoraux

6. Les suggestions qui suivent ont d'abord pour but d'encourager à une formation œcuménique plus approfondie des candidats au ministère ordonné et des étudiants en théologie, durant les années de séminaire ou durant leur formation théologique. Le Directoire précise cependant que ces mêmes principes devraient être adaptés selon les cas à d'autres personnes engagées dans une activité pastorale⁽¹⁾.

7. «Les relations œcuméniques constituent une réalité complexe et délicate qui implique tout à la fois l'étude et le dialogue théologiques, les contacts et les relations fraternelles, la prière et la collaboration pratique. Nous sommes appelés à œuvrer dans tous ces domaines (...). Cette vision globale de l'action œcuménique doit toujours être présente à l'esprit quand nous présentons et expliquons notre engagement»⁽²⁾. Pour cette raison, il semble utile d'attirer l'attention sur quelques considérations d'ordre général ayant trait à la formation (...):

a) Vu les divers niveaux de la formation œcuménique, qui prépare à œuvrer dans les différents

domaines mentionnés ci-dessus, elle doit non seulement transmettre des notions mais aussi motiver et animer la conversion et l'engagement œcuméniques de ceux qui en bénéficient. Elle doit également renforcer l'esprit de foi qui reconnaît que l'œcuménisme «dépasse les forces et les capacités humaines»⁽³⁾.

b) Le Directoire évoque l'exigence d'une pédagogie adaptée «aux situations concrètes de la vie des personnes et des groupes»⁽⁴⁾. On devra donc appliquer toutes les méthodes appropriées, aussi bien inductives que déductives.

c) S'il est vrai que la formation doctrinale a une place centrale dans la formation œcuménique, les questions spirituelles, pastorales et éthiques devront elles aussi être traitées.

d) Toute formation doctrinale sur l'œcuménisme doit aussi tenir compte du contexte dans lequel elle est donnée. Une attention particulière devra donc être accordée au milieu œcuménique et aux exigences pastorales propres à un pays ou à une région donnés⁽⁵⁾ (...).

I. Conditions nécessaires pour donner une dimension œcuménique à chaque domaine de la formation théologique

9. L'œcuménisme doit être pleinement intégré dans la formation théologique des personnes engagées dans le ministère pastoral afin de les aider à acquérir «une attitude authentiquement œcuménique»⁽⁶⁾. Le Directoire demande que soit spécialement créé un cours d'introduction à l'œcuménisme⁽⁷⁾. En outre, et ce qui est le plus important, le Directoire introduit une nouvelle

recommandation : il requiert de réfléchir et d'établir un plan pour chaque discipline en vue d'assurer une dimension œcuménique à tout sujet enseigné⁽⁸⁾. Il mentionne quelques éléments-clé qui peuvent aider à atteindre ce but et donne des conseils pour une méthodologie œcuménique de base (...).

11. 1. **L'herméneutique** est un moyen de réflexion œcuménique nécessaire si l'on veut que les étudiants apprennent à distinguer entre «le dépôt de la foi» et la façon dont les vérités de la foi sont formulées⁽⁹⁾ (...). De plus, le dialogue œcuménique, qui incite les parties impliquées à s'interroger, à se comprendre et à s'expliquer leurs positions respectives, peut aider à déterminer si des formulations théologiques différentes sont complémentaires plutôt que contradictoires, et par conséquent à rechercher des expressions de la foi⁽¹⁰⁾ qui soient réciproquement acceptables et transparentes. Cela aide progressivement à la création d'un langage œcuménique commun.

12. 2. Pour le Décret *Unitatis redintegratio*, «**La hiérarchie des vérités**» est un critère que les catholiques doivent suivre quand ils exposent ou comparent des doctrines⁽¹¹⁾. La compréhension qu'à l'Église catholique de la «hiérarchie des vérités» a également fait l'objet du dialogue œcuménique⁽¹²⁾. Elle peut également être assumée comme critère de formation doctrinale dans l'Église et être appliquée à des domaines tels que la vie spirituelle et les dévotions populaires.

13.3. **Les fruits des dialogues** doivent être présentés de manière générale : chaque responsable d'un enseignement évaluera attentivement tout résultat ayant trait à la discipline de sa compétence. Une attention particulière sera donnée aux distinctions faites dans les documents d'accord, notamment entre «divergence» et «convergence», «accord partiel», «consensus», «plein accord». Une telle évaluation, tout en suscitant de nouvelles intuitions, peut faciliter le processus de réception qui est guidé par l'autorité enseignante officielle de l'Église, celle-ci ayant la responsabilité de rendre le jugement final sur les déclarations œcuméniques (...).

Autres recommandations

28. Toute formation œcuménique authentique ne peut en rester au niveau académique, mais doit comporter aussi une expérience œcuménique concrète⁽¹³⁾. À cette fin, on suggère :

- d'organiser des visites d'églises et d'encourager la participation à des cultes d'autres traditions chrétiennes ;
- de réaliser des rencontres et des échanges

avec des étudiants d'autres Églises et Communautés ecclésiales qui se préparent au ministère presbytéral ;

- de rechercher des occasions de prière en commun avec d'autres chrétiens, en particulier pendant la «Semaine de Prière pour l'Unité des Chrétiens», mais aussi indépendamment de celle-ci ;
- d'organiser des journées d'étude et de discussion qui pourront contribuer à la connaissance de la doctrine et de la vie des autres chrétiens ;
- d'inviter, en certaines circonstances, des conférenciers et des experts compétents d'autres traditions chrétiennes⁽¹⁴⁾ (...).

Note de la rédaction : Nous pensons que ces orientations sont susceptibles d'éclairer et d'aider la tâche des responsables œcuméniques dans leur action locale.

On peut se procurer l'intégralité du texte auprès du Secrétariat national pour l'Unité des Chrétiens.

(1) Cf. *Directoire*, § 83.

(2) Jean-Paul II, Discours à l'Assemblée plénière du Conseil pontifical pour la Promotion de l'Unité des Chrétiens, 1^{er} février 1991.

(3) UR 24 (*Unitatis redintegratio*), Vatican II.

(4) *Directoire*, § 56.

(5) Cf. *Ibid.*, § 82.

(6) *Ibid.*, § 70.

(7) Cf. *Ibid.*, §§ 79-81.

(8) Cf. *Ibid.*, §§ 72-73, 83-84.

(9) Cf. *Ibid.*, § 181 ; voir aussi §§ 74, 76a et UUS (*Ut unum sint*) 38 et 81.

(10) Cf. UUS 38, *Directoire*, § 74 et UR 17.

(11) Cf. UR 11.

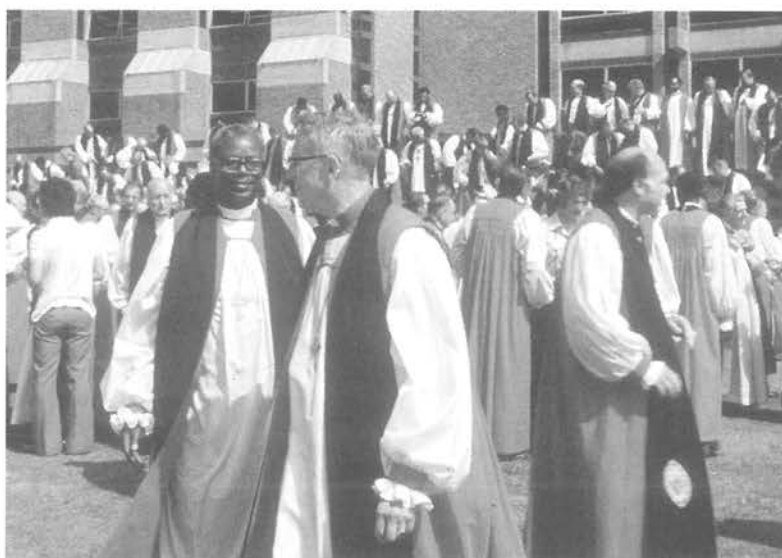
(12) Cf. Secrétariat pour la Promotion de l'Unité des Chrétiens, *Réflexions et suggestions concernant le dialogue œcuménique*, Document de travail à la disposition des autorités ecclésiastiques pour l'application concrète du Décret sur l'œcuménisme, SI, n.12, 1970/IV, pp. 5-11 (...).

(13) Cf. *Directoire*, §§ 82, 85-86.

(14) Cf. *Ibid.*, §§ 81, 191-203. La réalisation concrète de telles rencontres dépendra naturellement de la situation locale, des possibilités de chaque Église et de la présence de personnes qualifiées.

Vers la Conférence de Lambeth 1998

«V oici 130 ans, Mgr Longley, archevêque de Cantorbéry, convoquait tous les évêques de la Communion anglicane pour une consultation. Depuis lors, les évêques se sont toujours réunis tous les dix ans, soit à Lambeth, soit à Cantorbéry, pour partager sur ce qui constitue leur mission commune.» Ainsi s'ouvre la lettre de convocation à la Conférence de Lambeth 1998, adressée par Mgr George Carey, actuel archevêque de Cantorbéry, à l'ensemble de l'épiscopat anglican.



Lors de la Conférence de Lambeth 1988.

Photo Documentation privée.

Une plaquette en langue anglaise intitulée Lambeth 1998⁽¹⁾, est diffusée par la Communion anglicane en vue de cette Conférence. Elle fournit divers renseignements sur l'archevêque de Cantorbéry, l'histoire des conférences de Lambeth, celle de Cantorbéry, la préparation de Lambeth 1998, son financement, son Secrétaire général, les provinces et diocèses du monde anglican dont les évêques participeront à Lambeth 1998. Nous en traduisons ici quelques extraits.

L'archevêque de Cantorbéry

Le 103^{ème} archevêque de Cantorbéry, Mgr George Carey, est le successeur apostolique de saint Augustin de Cantorbéry, premier archevêque de ce diocèse, qui, en 597, fonda en Angleterre l'Eglise sainte, catholique et apostolique. L'un des successeurs de saint Augustin est saint Thomas Becket, assassiné dans la cathédrale de Cantorbéry, le 29 décembre 1170. Sa mort fit de cette cathédrale un site sacré et un lieu de pèlerinage. Mgr Carey a la responsabilité du diocèse de Cantorbéry en Angleterre et de la province de Cantorbéry qui comprend les diocèses du centre et du sud de l'Angleterre, et le diocèse d'Europe. Il est Primat de toute l'Angleterre. Il a autorité sur tous les diocèses (anglicans) du monde qui n'appartiennent pas à des provinces établies. Au sein de la Communion anglicane, l'archevêque détient notamment un rôle œcuménique consistant à entretenir des relations avec les principales Eglises du monde, puisque la Communion anglicane fait elle-même partie de l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique. Mgr Carey est marié et père de quatre enfants.

Histoire des Conférences de Lambeth

Tous les dix ans, les évêques de la Communion anglicane participent à la Conférence de Lambeth. Ils y sont convoqués par l'Archevêque de Cantorbéry. La première Conférence s'est tenue en 1867, avec la participation de 76 évêques. Celle de 1998 réunira plus de 700 évêques, alors que celle de 1988 en avait réuni environ 500. En 1988, on comptait également 28 observateurs d'autres Eglises et 37 consultants et intervenants particuliers. La grande majorité des évêques appartenant aujourd'hui à la Communion anglicane ne sont pas anglais et l'anglais n'est pas non plus leur première langue. Leurs Eglises ont grandi chacune à leur manière, mais elles ont toutes leurs racines dans l'Angleterre du XVI^e siècle et dans



Intronisation de Mgr George Carey, 103^e archevêque de Cantorbéry, avril 1991.
Photo Communion anglicane.

l'Eglise primitive. Leur spiritualité est le reflet de ces siècles de prière. En invitant pour la première fois les évêques anglicans à Lambeth Palace, en 1867, l'archevêque de Cantorbéry se conformait lui-même à une pratique de l'Eglise primitive : celle que les évêques se rassemblent pour résoudre leurs différences. Mais, à la différence des conciles de l'Eglise primitive, la Conférence de Lambeth n'a pas de caractère législatif ; la Communion anglicane n'est pas tenue d'en suivre les résolutions. La Conférence n'a pouvoir que de les émettre, examiner, discuter, débattre et voter. Les évêques remettent néanmoins les rapports de Lambeth au clergé et aux laïcs de leurs propres provinces autonomes, auprès desquels elles ont un énorme poids. La Conférence tire son nom de Lambeth Palace, résidence londonienne de l'archevêque de Cantorbéry où les évêques se sont réunis

jusqu'à ce que leur nombre ait rendu le changement nécessaire. En 1978, ils se sont rassemblés pour la première fois à Cantorbéry, dont la cathédrale contient le siège officiel. La Communion anglicane se définit comme un rassemblement d'Eglises en communion avec le Siège de Cantorbéry, partageant la tradition d'un Livre commun de Prières, d'un clergé composé d'évêques, prêtres et diacres ainsi que d'un ministère confié à des laïcs.

Préparation de la Conférence de Lambeth 1998

744 évêques ont reçu des invitations pour eux-mêmes et leurs épouses. La Conférence se tiendra, comme en 1978 et 1988, à l'Université du Kent, dans la ville de la cathédrale de Cantorbéry, église-mère de la Communion anglicane. Le Groupe préparatoire international, présidé par

Mgr Keith Rayner d'Australie, a prévu cinq thèmes d'échanges et de travail : «Appelés à la pleine humanité» ; «Appelés à vivre et proclamer la Bonne Nouvelle» ; «Appelés à la fidélité, dans un monde pluraliste» ; «Appelés à l'Unité».

Dans sa lettre de convocation aux évêques anglicans, Mgr Carey estime que la Conférence de Lambeth constitue une rencontre essentielle «pour les raisons suivantes : les évêques ont besoin de travailler ensemble (...), les évêques ont besoin d'échanger entre eux (...), les évêques ont besoin de prier ensemble...»■

Rédaction et traduction,
Marie-Cécile Dassonneville

(1) À demander auprès de : The Anglican Communion - Partnership House - 157 Waterloo Road - London SE1 8UT (Angleterre).
☎ (00 44) 171 620 1110 - fax (00 44) 171 620 1070.

La Faculté de Droit canonique de Paris à la rencontre de l'Anglicanisme

Du 19 au 22 février 1998, une quarantaine de personnes de la Faculté de Droit canonique, sous la houlette de leur doyen, le P. Jean-Paul Durand, se sont portées à la rencontre de l'Église anglicane. D'abord, à l'abbaye du Bec-Hellouin (Eure) qui, depuis des années, participe activement au dialogue avec l'Église anglicane. Puis, à Londres, où une rencontre s'effectue avec le Dr. Colin Podmore, secrétaire du Conseil pour l'Unité chrétienne du Synode général de l'Église d'Angleterre, et deux de ses collègues. Ceux-ci expliquent le fonctionnement des institutions ecclésiales à partir de documents concrets. Suit un débat, portant essentiellement sur les structures canoniques de l'Église anglicane et celles de l'Église catholique. Une autre rencontre avec le Rév. Roger Greenacre, chancelier de la cathédrale de Chichester, fait découvrir les dernières mesures du Synode, en particulier celle qui précise les statuts des cathédrales. Elle est aussi suivie d'un intéressant échange. Dans une troisième rencontre, le «Right Rev.» Richard Chartres, évêque de Londres, expose la vie de son diocèse, et notamment la manière dont il conçoit son travail avec les autres Églises et communautés. Lors de la liturgie d'Évensong, à la cathédrale Saint-Paul, les participants ont pu s'associer à la prière et apprécier la qualité de la chorale. Le 22 février, à Canterbury,

le groupe assiste à l'Eucharistie anglicane et apprécie encore la beauté des chants. Pour un grand nombre, dont certains étudiants originaires d'Orient, d'Extrême-Orient et d'Afrique, cette démarche fut une extraordinaire expérience

de découverte et une prise de conscience de la nécessité de participer, par la prière, la réflexion et l'action, au rapprochement de nos Églises.

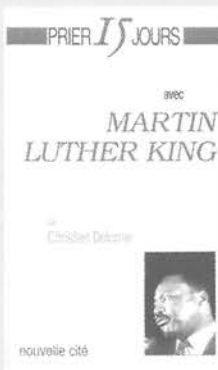
Michel PROYART



Rencontre de la Faculté de Droit canonique de Paris avec le Right Rev. Richard Chartres, évêque anglican de Londres.

Photo Documentation privée.

Prier 15 jours avec Martin Luther King - Christian Delorme -



Pasteur baptiste noir, Martin Luther King luttait d'abord pour l'intégration des Noirs dans la société américaine, puis contre toutes les formes de pauvreté, en mettant en œuvre une stratégie non violente de libération. Témoin de l'amour, il fut assassiné le 4 avril 1968, à 39 ans. Pour le trentième anniversaire de sa mort, ces 15 jours nous introduisent à une prière en prise directe avec la vie quotidienne et le combat pour la justice sociale. L'auteur, Christian Delorme, prêtre du diocèse de Lyon, est engagé depuis des années dans les combats pour la reconnaissance des droits des immigrés. La personne et l'action de Martin Luther King ont exercé sur lui une influence décisive.

Éditions Nouvelle Cité - Coll. *Prier 15 jours avec*
128 pages - 75 FF

Jalons sur la route de l'Unité Janvier-Mars 1998

par Jérôme CORNÉLIS

**En vue du troisième
millénaire :
vers un accord
œcuménique
sur la date de Pâques**

Les chrétiens ne célèbrent pas toujours Pâques ensemble. Il arrive (comme en 1997), que des fidèles orthodoxes commémorent la passion du Sauveur alors que leurs frères catholiques ou protestants célèbrent déjà la résurrection : les premiers jeûnent, les autres festoient... Rien d'étonnant à ce que certains parlent d'anomalie, voire de «scandale interne» ! Pour y remédier, un colloque a été organisé par le Conseil œcuménique des Églises (COE) et le Conseil des Églises du Moyen-Orient (COE), du 5 au 10 mars 1997, à Alep, à l'invitation de l'Église orthodoxe syrienne.

Il a réuni : des représentants de la Communion anglicane, de l'Église apostolique arménienne, du Patriarcat œcuménique de Constantinople, des Églises évangéliques du Moyen-Orient, du Patriarcat grec-orthodoxe d'Antioche et de tout l'Orient, de l'Église catholique arménienne, de la Conférence générale des Adventistes du septième jour, des Églises vieilles-catholiques, du Conseil pontifical pour la Promotion de l'Unité des Chrétiens, du Patriarcat de Moscou et de la Fédération luthérienne mondiale, sans oublier invités et consultants. Il a conduit à des propositions concrètes : fixer Pâques selon les principes adoptés par le Conseil

œcuménique de Nicée (325) ; rejeter l'idée d'une date fixe de Pâques ; déterminer la date à partir des données astronomiques les plus exactes et du méridien de Jérusalem.

Le rapport d'Alep comprend deux parties : d'une part les données du problème et l'arrière-plan historique expliquant les différences actuelles, d'autre part des recommandations aux Églises. Le texte rappelle que la résurrection du Christ est le fondement de notre foi commune mais que l'Évangile n'en cite pas la date. Lors du concile de Nicée, l'Église a décidé que, conformément à la datation de la Pâque juive, la fête serait célébrée le dimanche suivant la pleine lune de printemps. Mais au XVI^e siècle, pour ajuster la datation de la fête aux données des observations astronomiques, le pape Grégoire XIII a réformé le calendrier. Cette réforme (dite «grégorienne») n'a pas été acceptée par certains chrétiens qui maintiennent le calendrier julien (de Jules César), lequel a aujourd'hui 13 jours de retard sur le calendrier grégorien.

La consultation d'Alep a montré la pertinence des décisions de Nicée quant au débat actuel : enracinées dans l'Écriture et la Tradition, ces décisions sont considérées comme normatives par toute l'Église.

Dans une première recommandation, la Conférence d'Alep estime que le meilleur moyen de parvenir à une date commune de Pâques serait : a) de maintenir les normes de Nicée (Pâques doit tomber le dimanche suivant la pleine lune de printemps) ; b) de calculer l'équinoxe de printemps et la pleine lune à partir des données scientifiques les plus précises ; c) d'utiliser comme référence de calcul le méridien de Jérusalem, lieu de la mort et de la résurrection du Christ. En rapport avec Nicée, la conférence remarque que l'Église doit se souvenir de ses origines, et



*Icône de Pâques (Novgorod, XVI^e siècle) :
la descente du Christ aux enfers.*

Documentation privée.

notamment du lien étroit entre la Pâque biblique et la passion-résurrection du Christ, lien qui reflète toute l'histoire du salut. Décider de célébrer Pâques à une date fixe chaque année reviendrait à éliminer toute référence aux normes bibliques, et donc à atténuer ou obscurcir ce lien.

En deuxième recommandation, la conférence invite les Églises à une étude immédiate, afin qu'une date commune de Pâques soit fixée dès que possible. Les calculs actuels font qu'en 2001, de toute manière, les chrétiens célébreront Pâques à la même date. D'ici là, les Églises sont invitées à prendre en considération les recommandations proposées et, si elles les jugent acceptables, à explorer les moyens de les mettre en pratique ; elles sont encouragées à se consulter et à poursuivre, à titre intérimaire, les initiatives locales et régionales

déjà mises en œuvre pour célébrer Pâques à la même date. 2001 sera alors une année décisive pour le plus beau témoignage rendu communément par tous les chrétiens à la mort et à la résurrection de Jésus-Christ.

(Cf. texte intégral du rapport de la Consultation, supplément au SOP n°218, mai 1997, et n°543 du bulletin Episkopsis, 30 avril 1997, pp. 8-17)



Janvier 1998

ROME

Journée mondiale de la Paix

En ce 1^{er} janvier, dans un message intitulé «De la justice de chacun naît la paix pour tous», le Pape interpellait les chrétiens et croyants d'autres religions pour leur proposer «le partage, chemin de la paix».

(Texte intégral dans L'Osservatore romano en langue française (ORLF), n°50, 16 décembre 1997, pp. 3-4)

PARIS

Message pour l'Algérie de la Conférence mondiale des Religions pour la Paix

Le 4 janvier, la Conférence mondiale des Religions pour la Paix a adressé un message aux femmes et hommes d'Algérie, en les saluant «au nom du Seigneur de la paix».

LONDRES

La BBC fête les 70 ans du plus ancien programme radiophonique

Le 7 janvier, ENI rapportait le 70^e anniversaire du «Daily Service», programme radio le plus ancien du monde, comptant environ 500.000 auditeurs, et transmis quatre jours sur cinq d'une église d'Angleterre.

(Cf. ENI, n°1, 21 janvier 1998, pp. 13-14)

PARIS

Entretien du pasteur Tartier avec le CNPC

Le 9 janvier, le Centre national de la Presse catholique (CNPC) interrogeait le président de la Fédération protestante de France sur divers sujets. À propos du Jubilé : «Il est trinitaire, donc œcuménique. Le Conseil d'Églises chrétiennes (CECEF) proposera des initiatives communes...» Concernant le CECEF : «Pourquoi les Églises produisent-elles des textes, notamment éthiques, séparément ? (...) Je proposerais volontiers que nos commissions œuvrent ensemble...» Sur le dialogue interreligieux et l'islam : «L'islam doit trouver sa

place en France (...). Oui au dialogue interreligieux avec juifs, musulmans, bouddhistes, s'il est œcuménique...» Enfin, au sujet de l'édit de Nantes : «Il pose la question dont nous vivons nos diversités aujourd'hui.»

PARIS

Déclaration du Conseil de la FPF sur la corruption

Le 12 janvier, la Commission sociale de la Fédération protestante de France (FPF) a publié une réflexion sur l'éthique politique et un appel à la vigilance face à l'idolâtrie du pouvoir et de l'argent. Le message était assorti d'une déclaration du Conseil de la FPF.

(Pour les deux textes : cf. BIP, n°1452, 21 janvier 1998, pp. 10-16)

MILAN

Création d'un Conseil d'Églises chrétiennes

Le 13 janvier, s'est créé le second Conseil d'Églises d'Italie après celui de Venise (né en 1993). Toutes les Églises de la capitale lombarde (une douzaine) y sont représentées.

«Dialogue œcuménique et témoignage chrétien»

Cours de formation missionnaire par correspondance

Le Secrétariat international de l'Union pontificale missionnaire a organisé, pour 1998, ce cours de formation missionnaire par correspondance en français, anglais, espagnol, italien. Son thème fait suite aux deux cours précédents sur les formes et expressions les plus importantes du dialogue pour la mission (1996) et les rapports de l'Église aux autres religions (1997).

Le cours s'ouvre par une leçon consacrée au judaïsme.

Renseignements et inscriptions :
Secrétariat international de l'UPM

Via di Propaganda, 1c - 00187 ROME (Italie)

☎ (00 39) 6 698 80 132 - Fax : (00 39) 6 698 80 124



Vue de Quito.
Photo E. Gruber.

QUITO

Un cardinal à la cathédrale anglicane

Le 17 janvier, le cardinal Echeverría a prononcé l'homélie d'ouverture de la Semaine de l'Unité, à la cathédrale anglicane : événement considérable en Équateur où la Semaine de l'Unité avait été abandonnée au début des années 90 mais a repris en 1997 avec le soutien du Département de l'Œcuménisme et du Dialogue interreligieux de la Conférence épiscopale d'Équateur.

(Cf. ENI, n°1, 21 janvier 1998, p. 16)

GRÈCE

Semaine de prière pour l'Unité

Le 18 janvier, les paroisses catholiques d'Athènes ont célébré avec ferveur l'ouverture de la Semaine de l'Unité. Après une messe devant catholiques et orthodoxes, a été entendue une intervention sur l'œcuménisme dans le nouveau catéchisme de l'Église catholique.

Au Pirée, les chrétiens se sont entraînés pour que la fête paroissiale de l'église catholique, le 25 janvier, soit une réelle manifestation œcuménique.

À Syros, en écho au Rassemble-

MOSCOU

Visite d'une délégation du Conseil pontifical pour la Promotion de l'Unité des Chrétiens

Mi-janvier, le cardinal Cassidy et Mgr Duprey, président et secrétaire de ce Conseil, ont rencontré le métropolite Kirill, responsable des relations extérieures du patriarcat orthodoxe de Russie. Parmi les thèmes, celui de la nouvelle loi religieuse, restrictive notamment pour le catholicisme. La rencontre a permis aux deux parties de s'accorder sur le principe «d'initiatives conjointes visant à surmonter les difficultés des relations interconfessionnelles entre orthodoxes et gréco-catholiques en Ukraine».

(Voir Consultation orthodoxe-catholique des États-Unis, «Rapport de Balamand : questions et réponses», Courrier œcuménique du Moyen-Orient, n°33, 1997-III, pp. 5-12)

ISTANBUL

La communauté orthodoxe, à nouveau cible d'une agression

Le 15 janvier, ENI annonçait la préoccupation du gouvernement grec après la mort d'un sacristain d'origine grecque, agressé par des individus ayant volé divers objets avant de mettre le feu à l'église.

(Cf. ENI, n°1, 21 janvier 1998, p. 16)

Martin Luther - Michel Leplay -

Qui fut vraiment Martin Luther ? Le fondateur d'une religion nouvelle ? Le dénonciateur implacable des excès du catholicisme de son époque ? Le vulgarisateur de génie, qui proposa au peuple allemand une lecture de la Bible ?

À travers cette évocation biographique, Michel Leplay fait plus que retracer un itinéraire spirituel hors du commun. Il met en lumière la vérité de la foi de Martin Luther, élan de confiance après une angoisse surmontée.

Collection «temps et visages»
Desclée de Brouwer, 98 FF

ment œcuménique de Graz, une célébration a permis d'insister sur l'idée de la « pierre » (qui peut tuer, mais aussi participer à l'édifice). À Salonique, comme chaque année, les Lazaristes ont organisé une célébration œcuménique, demandant à l'Esprit le don d'unité.

(Cf. compte rendu du P. Augustin Roussos, assomptionniste, Athènes)

SAINT-AVOLD (MOSELLE)

Rencontre annuelle catholiques-protestants

Le 19 janvier, les diocèses catholiques de Strasbourg et Metz et les Églises protestantes d'Alsace-Moselle, ont tenu leur rencontre annuelle.

(Compte rendu dans le BIP, n° 1453, 4 février 1998, pp. 3-4)

PÉKIN

Présidence de l'Association patriotique des Catholiques de Chine et de la Conférence épiscopale chinoise

Le 21 janvier, Mgr Fu Tieshan, 66 ans, a été élu président de l'Association patriotique des Catholiques de Chine (APCC), fondée par le régime communiste en 1957 après rupture avec le Vatican et représentant l'Église « officielle » (non reconnue par Rome).

Pour la première fois, le président de la Conférence épiscopale chinoise « officielle » n'est plus le chef de cette association (ce qui, selon l'agence du Vatican *Fides*, « est un élément positif »).

Le congrès national de l'APCC a élu à cette fonction Mgr Liu Yuanren, évêque de Nankin, interné en camp de travail de 1959 à 1979.

LA HAVANE

Visite du Pape et œcuménisme

Le 21 janvier, les protestants cubains ont souhaité la bienvenue à Jean-Paul II, voyant dans cette visite « l'occasion d'améliorer les relations entre Églises et d'unir toutes les forces » chrétiennes. Le 25 janvier, le Pape a rencontré les représentants du Conseil d'Églises de Cuba et des diverses confessions chrétiennes, ainsi que des représentants de la communauté juive, et leur a adressé un message.

(Texte intégral du message dans l'ORLF, 3 février 1998, p. 9)

NICOSIE

Rencontre œcuménique pour préparer l'an 2000

Pendant la Semaine de l'Unité, Chypre a accueilli les responsables des Églises chrétiennes orthodoxes, orthodoxes orientales, catholiques latines et catholiques orientales du Proche-Orient, en vue du Jubilé de l'an 2000. Quelques délégués anglicans et protestants étaient aussi présents.

Une lettre a été adressée aux chrétiens de la région et il a été décidé d'organiser, en 2000, une rencontre de prière des chefs d'Églises du monde entier.

(Texte intégral de la lettre pastorale commune dans l'ORLF, 17 février 1998, p. 9)

MOSCOU

Visite officielle de responsables de la KEK

Du 23 au 26 janvier, lors de leur visite à l'Église orthodoxe russe, les responsables de la Conférence des Églises européennes (KEK) ont souligné le rôle joué, dans le mouvement œcuménique, par les Églises orthodoxes et parlé des « perspectives de participation de l'Église orthodoxe russe aux travaux de la KEK ».

(Cf. ENI, n° 2, 4 février 1998, pp. 18-19)

PARIS

Déclaration interreligieuse pour la fin du Ramadan

Le 28 janvier a été publiée cette déclaration, signée de Mgr Billé, Mgr Jérémie et du pasteur Tartier, co-présidents du

«Jeûne donc et romps ton jeûne...».
Repas de Ramadan.

Photo Treall/Ruiz Hoaqui.



CECEF, ainsi que du Dr Bouba-
keur, recteur de la mosquée de
Paris et de M. Sitruk, grand rab-
bin de France :

«À l'occasion de la fête marquant
la fin du Ramadan, nous, respon-
sables des communautés reli-
gieuses implantées en France,
pensant à la situation en Algérie,
avons voulu faire une déclaration
commune.

Que soit accueilli l'effort de tous
ceux qui, par le jeûne, la prière et
les gestes de partage ont disposé
leur cœur à l'accueil de la volonté
de Dieu et au renforcement des
liens de fraternité.

Nous ne pouvons passer sous
silence les circonstances tragiques
dans lesquelles le Ramadan s'est
déroulé pour le peuple algérien.

Nous exprimons notre solidarité
aux femmes, aux enfants, aux
hommes d'Algérie victimes de la
violence et de la barbarie.

Nous partageons aussi dans cette
épreuve le chagrin et la peine de
nos frères et sœurs algériens de
France.

Nous nous associons de tout cœur
à ceux qui, dans ces circonstances
difficiles, œuvrent avec courage,
ici et là-bas, pour que cette solida-
rité soit plus forte et que la
confiance mutuelle s'approfondis-

se dans la vérité et le respect de
chacun.

Ensemble, nous affirmons avec
force qu'on ne peut jamais se
référer à l'autorité de Dieu pour
attenter à la vie de toute personne
humaine.

Croyants de toutes religions et
hommes de bonne volonté, nous
sommes appelés, devant le mépris
de la dignité de la personne,
l'injustice et la violence, à nous
engager ensemble pour que la
paix devienne réalité pour tous et
partout.»

CHINE

Un pasteur enseignera, pour la première fois, les sciences œcuméniques

Le 29 janvier, *ENI* annonçait
que les sciences œcuméniques
allaient être enseignées en
Chine dans un institut de théolo-
gie.

Le cours sera donné par une
femme pasteur, Ying Gao, au
Séminaire de théologie de Nankin,
dès septembre.

(Cf. *ENI*, n°2, 4 février 1998, p. 13)

ANGLETERRE

Décès de Leslie Newbigin, figure de l'œcuménisme

Le 30 janvier, l'évêque Newbigin,
de l'Église réformée unie du
Royaume-Uni, s'est éteint à
88 ans. Haute figure œcuménique,
il dirigea le Conseil international
des Missions avant son intégration
au Conseil œcuménique des
Églises, dont il fut également
secrétaire général-ajoint.



Février 1998

FRANCE

Journée chrétienne de la Communication

Cette journée du 1^{er} février,
organisée par Chrétiens
Médias Fédération nationale,
la Fédération protestante de France
et le Service orthodoxe de Presse,
avait cette année pour thème :
«la presse écrite chrétienne».

GENÈVE

Des théologiens allemands contre la déclaration commune sur la justification

Le 3 février, *ENI* relatait l'ap-
pel adressé par plus de 140
théologiens protestants aux
Églises luthériennes d'Allemagne
pour qu'elles rejettent l'accord

Aux fenêtres de l'espérance



Aux fenêtres de l'espérance - Tonino Bello -

Tonino Bello (1935-1993), évêque de Molfetta,
dans les Pouilles, fut Président du Mouve-
ment Pax Christi d'Italie.

La vigueur de son engagement en faveur de
la paix, de la justice et pour les pauvres lui a
valu un rayonnement exceptionnel.

Ce livre rassemble des chroniques de la vie
ordinaire, telle que l'auteur l'a vécue dans
sa ville.

On ne sort pas indemne de ce livre aux
pages lumineuses de foi et de charité...
C'est cela espérer, nous dit Mgr Bello.

Éditions Médiaspaul
95 FF

entre la Fédération luthérienne mondiale et le Vatican sur la justification. Ce dernier devrait être signé cette année et ainsi régler une question théologique qui sépare les deux traditions depuis la rupture de Martin Luther avec Rome, au XVI^e siècle.

MOSCOU

Le Secrétaire général du COE visite l'Église orthodoxe russe

Le 4 février, au terme de sa visite, le pasteur Konrad Raiser a exprimé l'espoir que s'améliorent les relations entre le COE et l'Église orthodoxe russe. Celle-ci a adhéré au COE en 1961 et en est la plus grande Église par son nombre de membres. Mais dernièrement, suite à l'irritation de nombreux fidèles face aux valeurs occidentales et aux missionnaires de l'Ouest, les responsables ont insisté, avec d'autres dirigeants d'Églises orthodoxes, pour que le COE accorde une plus grande place aux vues orthodoxes.

(Cf. ENI, n°3, 18 février 1998, p. 11)

CORDOUE

«L'impact de la religion au seuil du nouveau millénaire»

Du 5 au 8 février, une quarantaine de personnalités juives, chrétiennes et musulmanes, se sont donné rendez-vous pour un symposium international sur ce thème. Les débats ont été houleux, du fait notamment du blocage du processus de paix au Proche-Orient. Aucune déclaration finale n'a pu voir le jour. Dans un simple communiqué aux «responsables politiques et religieux», il était demandé de tout mettre en œuvre pour «dépasser les situations de conflit et les crises existantes dans la région méditerranéenne».

(Cf. Actualité religieuse, n°164, p. 18)

ROME

Problème de liberté religieuse en Chine communiste

Le 6 février, une liste «non exhaustive» de 24 évêques et prêtres arrêtés et emprisonnés par les autorités chinoises a été publiée par l'agence *Fides*, dépendant de la Congrégation romaine pour l'Évangélisation des Peuples, alors que trois personnalités religieuses américaines s'apprétaient à rencontrer officiellement les autorités chinoises pour obtenir des gages de plus grande liberté religieuse.

PARIS

Intervention de M. Lossky sur la «Russie orthodoxe aujourd'hui»

Le 9 février, l'Association Unité des Chrétiens avait invité M. Nicolas Lossky à présenter ce sujet lors de son assemblée générale. Après avoir décrit la situation de l'Église orthodoxe russe depuis la chute du communisme et son attitude à l'égard de l'œcuménisme, le professeur a traité des relations entre Rome et Moscou et commenté le texte de la Commission théologique synodale de l'Église russe^(*).

(*) Cf. *Chrétiens en marche*, n°57, janvier-mars 1998, pp. 2-3.

(Texte intégral de l'intervention dans *Œcuménisme Informations*, n°283, mars 1998, pp. 9-12)

ROME

M. Eltsine reçu au Vatican

Le 10 février, pour la première fois depuis la fin de l'Union soviétique, M. Boris Eltsine a rencontré Jean-Paul II. Les comptes rendus officiels en ont traité avec discrétion. Interrogé sur la possibilité d'une modification

de la loi religieuse russe après cette visite, le P. Bernard Dupuy, directeur du centre «Istina»^(*), a répondu : «probablement pas».

(*) «Istina» - 46, rue de la Glacière - 75013 Paris.

(Cf. La Croix, 12 février 1998)

GENÈVE

Appel de l'ARM : «justice économique» au centre de la foi

Le 12 février, le secrétaire général de l'Alliance réformée mondiale, M. Milan Opocensky, a déclaré que les Églises et leurs membres devaient accorder plus d'importance à l'éthique des structures économiques et financières internationales, et fait observer que l'ARM est la première organisation internationale d'Églises à affirmer que ces questions font partie intégrante de la foi chrétienne. Le respect de la justice économique pourrait devenir une condition d'adhésion à l'organisation.

(Cf. ENI, n°3, 18 février 1998, p. 10)

AJACCIO

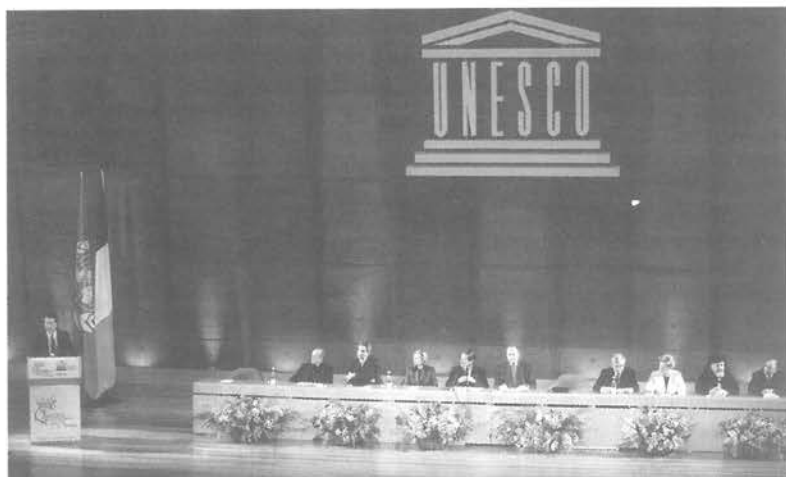
Célébrations œcuméniques après l'assassinat du Préfet

Le 12 février, dans la cathédrale comble, s'est tenue une célébration œcuménique à la mémoire de M. Érignac. Elle faisait suite à des veillées de prière du même ordre, dans toute l'île.

LONDRES

La Banque mondiale et les religions dans l'aide aux plus démunis

Mi-février, la Banque mondiale et les représentants de neuf religions ont signé une



Cérémonie commémorative du quatrième centenaire de l'édit de Nantes, à l'UNESCO, 18 février 1998. Au micro, M. Federico Mayor, directeur général de l'UNESCO.

Photo UNESCO/Nina Levinthal.



M. Jacques Chirac, le Pr Jean Tartier et Mgr Louis-Marie Billé, au cours de leurs interventions.

Photos UNESCO/Michel Claude.



déclaration commune affirmant leur volonté de coopérer à la lutte contre la pauvreté. Les autorités religieuses participeront à l'avenir aux études préparant le rapport annuel de la Banque mondiale. Des groupes communs de travail vont être constitués.

RABAT

Religions monothéistes et culture de la paix

Le 16 février, à l'initiative de l'UNESCO et du roi du Maroc, une quarantaine de responsables de l'islam, du judaïsme et du christianisme ont tenté de

répondre à la question : «Comment les religions monothéistes, soupçonnées d'attiser tous les conflits, pourraient-elles participer à une «culture de la paix» ?»

(Cf. Actualité religieuse, n° 164, p. 18)

PARIS

Séance solennelle pour le quatrième centenaire de l'édit de Nantes

Le 18 février, à l'UNESCO, une soirée commémorative solennelle organisée par la Fédération protestante de France a réuni, en présence du Président de

la République et de plusieurs ministres, les représentants des principales familles religieuses. Sont intervenus : M. Chirac, M. Mayor, directeur général de l'UNESCO, le pasteur Tartier, président de la FPF, Mgr Billé, président de la Conférence des Evêques de France et président en exercice du Conseil d'Eglises chrétiennes, le pasteur Michel Bertrand, président du Conseil national de l'Eglise réformée de France.

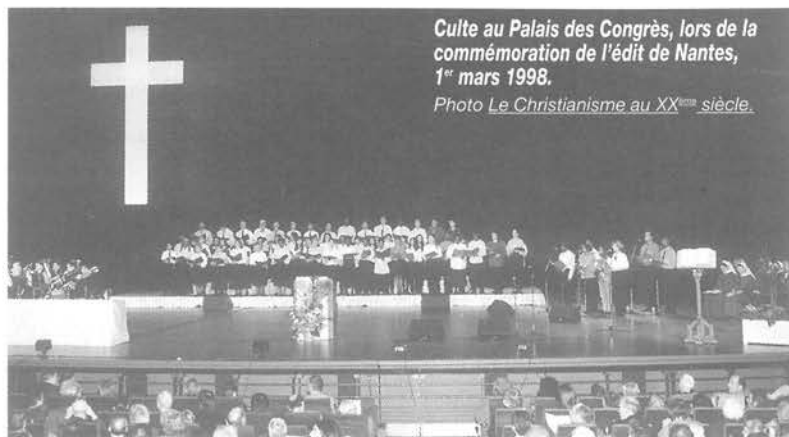
(Texte intégral des allocutions dans le BIP, n° 1454, 24 février 1998, pp. 7-18. Voir aussi La Croix, 20 février 1998 et Le Figaro, 19 février 1998 ; hors-série La Croix - Réforme, 84 pages)

ROME

Jean-Paul II accueille le Comité conjoint KEK-CCEE

Le 20 février, Jean-Paul II a reçu les participants du Comité conjoint du Conseil des Conférences épiscopales d'Europe (CCEE) et de la Conférence des Eglises européennes (KEK).

(Texte de l'allocution dans l'ORLE, 3 mars 1998, p. 8)



Culte au Palais des Congrès, lors de la commémoration de l'édit de Nantes, 1^{er} mars 1998.

Photo *Le Christianisme au XX^{ème} siècle*.

protestante. Dans *La Croix*, Michel Kubler insistait plutôt sur la «joyeuse rencontre entre les sensibilités protestantes contrastées».

(Cf. *Le Monde*, 3 mars 1998, p. 9 et *La Croix*, 3 mars 1998)



GENÈVE, SAINT-GALL

KEK et CCEE espèrent signer une «charte œcuménique européenne»

Le 23 février, d'après *ENI*, le P. Aldo Giordano, secrétaire général du CCEE, et le pasteur Keith Clements, secrétaire général de la KEK ont annoncé que, le jour de Pâques 2001, les Églises européennes - catholique, orthodoxes, protestantes et anglicanes - espèrent signer une «charte œcuménique européenne» et, la même année, organiser une grande rencontre œcuménique de jeunes de «l'ancien continent».

(Cf. *ENI*, n°4, 4 mars 1998, pp. 2-3)

PARIS

Fête de famille protestante pour commémorer l'édit de Nantes

Les 28 février et 1^{er} mars, au palais des congrès, 4.000 personnalités protestantes étaient réunies. Parmi elles Mme Catherine Trautmann, MM. Jérôme et Théodore Monod, Pierre Joxe, Michel Rocard, Pierre Bergé, Alain Duhamel, Jean-Louis Dumas et Paul Ricœur. Selon Henri Tincq dans *Le Monde*, c'était «une fête de famille» qui en disait plus sur le protestantisme de cette fin de siècle que sur le compromis de 1598 et rompait avec la traditionnelle sobriété

Mars 1998

PARIS

«Agapè» : émission œcuménique télévisée sur l'édit de Nantes

Le 1^{er} mars, «Présence protestante» et «le Jour du Seigneur» ont consacré leur émission œcuménique mensuelle «Agapè» à ce thème. Bernard Cottret rappelait d'abord la division de l'Europe selon le principe «telle la religion du prince, telle celle du pays», après la diète d'Augsbourg de 1530 et, en France, l'existence de deux camps, catholique et protestant, chacun se



Émission «Agapè» sur «les leçons de l'édit de Nantes», 1^{er} mars 1998.

Photos Dominique Fontaine.



voulant pour la couronne. Au XVI^e siècle, le royaume traverse huit conflits d'origine religieuse, culminant à la Saint-Barthélémy. L'édit du 13 avril 1598 leur met fin, en autorisant la coexistence des Églises, une subvention pour les pasteurs protestants et leurs académies ou collèges, le culte privé des seigneurs huguenots et public en certains lieux (même si le culte catholique est rétabli partout) ; il ouvre tous les emplois aux protestants.

Henri IV, ancien protestant, fut-il chantre de la tolérance ou génial optimiste ?

Pour Pierre Joxe, l'édit crée en matière de religion «l'exception française» qui aboutira, en 1905, à la laïcité et à la séparation de l'Église et de l'État. Pour le pasteur Michel Bertrand, président du Conseil de l'Église réformée de France, ce fut un compromis permettant la cohabitation des deux Églises en une étape encore imparfaite d'accès à la liberté religieuse.

Pour Bruno-Marie Duffé, c'est l'acte d'un monarque absolu, désireux de mettre fin aux guerres et de rétablir la paix civile.

Pour Michel Morineau, membre de la Ligue de l'Enseignement, l'édit est une première étape vers l'établissement d'un État de droit.

Avec Pierre Soheib Bencheik, les participants d'«Agapè» ont aussi examiné les leçons à tirer de l'édit de Nantes pour une intégration de la communauté musulmane en France.

NEW YORK

Deux millions de chrétiens prêts à jeûner pour le salut de leur pays

Le 1^{er} mars, des chrétiens américains entamaient un jeûne de 40 jours pour éviter à leur pays de «perdre son âme». Divers

responsables évangéliques des États-Unis, à l'origine de l'initiative, espéraient voir deux millions de chrétiens répondre à l'appel.

(Cf. ENI, n°4, mars 1998, pp. 17-18)

ROME

Assemblée interreligieuse, en 1999

Le 2 mars, le Saint-Siège a annoncé que cette assemblée, organisée par le Conseil pontifical pour le Dialogue interreligieux, se tiendrait à Rome du 10 au 15 octobre 1999, sur le thème «Au seuil du troisième millénaire : collaboration entre les diverses religions».

GENÈVE

L'Église arménienne contre la transformation d'un monastère en hôtel

Le 3 mars, Aram Ier, catholikos de Cilicie de l'Église apostolique arménienne, a demandé à l'UNESCO d'intervenir pour empêcher cette transformation d'un monastère en hôtel, dans la partie nord de Chypre sous contrôle turc.

(Cf. ENI, n°5, mars 1998, p. 16)

NEW YORK

Prix Templeton 1998

Le 4 mars, le président du Comité exécutif du Conseil international des chrétiens et des juifs, M. Sigmund Sternberg, s'est vu attribuer ce prix 1998 pour son rôle d'ambassadeur itinérant au service de la coopération interreligieuse.

(Cf. ENI, n°5, mars 1998, p. 14)

ROME

Document sur la formation œcuménique des séminaristes

Le 9 mars, le Conseil pontifical pour la Promotion de l'Unité des Chrétiens a publié un document sur le sujet, qui complète le Directoire œcuménique de mars 1993.

(Cf. Supra, pp. 28-29)

STRASBOURG

Colloque pour les vingt-cinq ans de la Concorde de Leuenberg

Du 13 au 15 mars, un colloque s'est tenu pour cet anniversaire.

(Cf. ENI, n°6, avril 1998, p. 10. Sur la Concorde, cf. Unité des Chrétiens, n°106, avril 1997)

CLUJ (ROUMANIE)

Rétrocession de la cathédrale aux gréco-catholiques

Cette rétrocession a eu lieu le 13 mars. Pour la première fois depuis 1989, la justice roumaine avait, le 20 février précédent, donné gain de cause en la matière aux gréco-catholiques.

(Cf. La Croix, 20 mars 1998, p. 10)

PARIS

Consécration du nouvel archevêque orthodoxe roumain

Le 15 mars, en la cathédrale orthodoxe-grecque Saint-Stéphane, s'est déroulée l'ordination épiscopale de Mgr Joseph (Pop), nouvel archevêque orthodoxe roumain pour



Ordination de Mgr Joseph, 15 mars 1998. Mgr Jérémie (au centre), remet le «sakkos» épiscopal au nouvel archevêque, à droite.
Photo M. Georges Prevelakis.

l'Europe occidentale et méridionale, né en 1966 et établi en France depuis 1994.

ROME

Publication du document sur la Shoah

Le 16 mars, la Commission pontificale pour les Relations religieuses avec le Judaïsme a présenté le texte intitulé «Nous nous souvenons : une réflexion sur

la Shoah». Introduit par une lettre de Jean-Paul II, il formule un «acte de repentance» pour les «défaillances» des catholiques à l'égard des juifs au long des siècles, y compris sous la Shoah, mais récusé l'idée d'une coresponsabilité du catholicisme dans la Shoah et défend la mémoire de Pie XII contre ses détracteurs. Les réactions au document ont été variées en milieux juifs. La communauté juive de France s'est déclarée déçue. Mme Zevi, présidente de la communauté juive italienne, a estimé au

contraire que le document «constitue un pas en avant vers le rapprochement judéo-chrétien». Mgr Duprey, vice-président de la Commission pontificale pour les Relations avec le Judaïsme, partage ce point de vue.

Le 20 mars, le grand rabbin de France, M. Joseph Sitruk, invité du CNPC, s'est déclaré «un des rares à saluer ce document».

(Document et interview de Mgr Duprey, La Croix, 18 mars 1998 ; compte rendu d'interview de M. Sitruk, op. cit., 27 mars 1998)

NANTES

Assemblée générale de la FPF

Les 21 et 22 mars, la Fédération protestante de France a tenu son assemblée générale, sous la présidence de Mme Anne-Marie Boyer, déléguée du département Éducation.

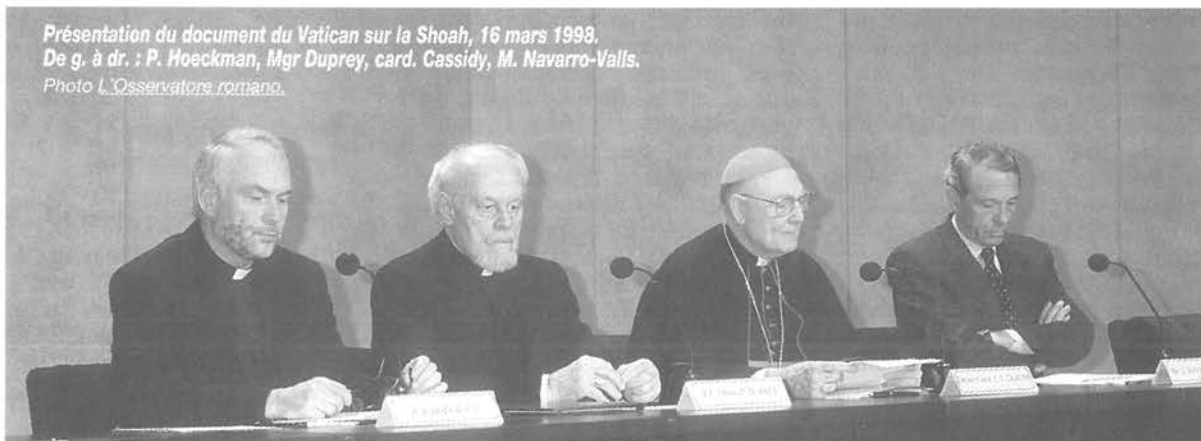
(Cf. BIP, n°246)

PARIS

Dialogue entre jeunes juifs et chrétiens

Le 22 mars, pour la première fois, les responsables de l'Amitié judéo-chrétienne de France avaient invité de jeunes

Présentation du document du Vatican sur la Shoah, 16 mars 1998.
De g. à dr. : P. Hoeckman, Mgr Duprey, card. Cassidy, M. Navarro-Valls.
Photo L'Osservatore romano.



juifs et chrétiens à une rencontre de libre dialogue. Environ 80 jeunes avaient répondu à l'appel et l'échange fut de qualité.

(Cf. La Croix, 27 mars 1998)

ABUJA (NIGÉRIA)

Rencontre de Jean-Paul II avec les dignitaires musulmans

Le 22 mars au soir, Jean-Paul II avait rendez-vous avec les principaux dignitaires de l'islam nigérian. Appelant à la coopération entre les deux communautés croyantes, le Pape a de nouveau exalté l'esprit de paix.

(Cf. La Croix, 24 mars 1998)

ROME

Session de l'«International catholic-jewish liaison committee»

La seizième session de cet organe de concertation entre la Commission du Saint-Siège pour les Relations avec le Judaïsme et le Comité juif international pour les Consultations interreligieuses, s'est tenue du 23 au 26 mars «dans une excellente atmosphère», indiquait M. Adolphe Stég, président de l'Alliance israélite universelle, ce qui «n'allait pas de soi, 8 jours après la publication du document sur la Shoah». Deux types de réserves ont été formulés : «le texte fait une distinction trop aiguë entre antiju daïsme et antisémitisme» ; l'autre réserve porte sur Pie XII. Les délégués ont aussi réfléchi à l'éducation : comment l'autre est présenté et devrait l'être à l'école, à l'université. La réunion a enfin permis d'adopter une déclaration commune sur la sauvegarde de la Création et un appel commun à tous ceux qui, en Pologne, sont concernés par le

projet de déplacement de la grande croix jouxtant l'enceinte du camp d'Auschwitz «afin qu'ils travaillent patiemment à trouver une solution acceptable».

(Cf. La Croix, 28 mars 1998)

JÉRUSALEM

Rencontre historique des deux grands rabbins et du patriarche latin

Le 23 mars, pour la première fois, les deux grands rabbins (séfarade et ashkénaze) d'Israël et le patriarche latin de Jérusalem se sont engagés à tout faire pour sauver le processus de paix.

(Cf. La Croix, 28 mars 1998, p. 19 et ENI, n°6, pp. 4-5)

PARIS

Appel interreligieux à la démocratie

Le 27 mars, les co-présidents du CECEF, ainsi que M. Boubakeur et M. Sitruk (cf. jalon du 28 janvier) ont publié la déclaration commune suivante :

«Les responsables des grands courants religieux de France s'inquiètent de la place désormais prise dans la vie politique française par un parti qui n'a jamais caché ses thèses racistes, xénophobes et antisémites. Soixante ans après une période où certaines dérives idéologiques et l'indifférence de tant de pouvoirs ont contribué à rendre possible la Shoah, en cette année du 50e anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'homme, les responsables des grands courants religieux attirent l'attention de l'ensemble des Français sur la nécessité absolue de retrouver les valeurs fondatrices de la démocratie, dont la première est l'absolu respect de la dignité de tout homme. Ils demandent aux responsables politiques de tout faire pour

une confiance retrouvée des électeurs envers leurs élus.»

GENÈVE

Proposition œcuménique d'une date commune de Pâques

Le 27 mars, ENI annonçait que cette proposition de date commune (cf. jalon liminaire) avait déjà obtenu le soutien de plusieurs grandes Églises.

(Cf. ENI, n°6, avril 1998, pp. 6-7)

LE MATHES (CHARENTE-MARITIME)

Assemblée générale de l'ACAT

Les 28 et 29 mars, les militants de l'Action des Chrétiens pour l'Abolition de la torture, réunis en assemblée générale, ont pris davantage en compte la dimension politique de leur action, estimant que «lorsqu'on s'occupe de quelqu'un, on ne peut omettre le contexte social, politique et juridique qui l'entoure», selon les mots de M. Joseph Fino, président. 500 groupes œcuméniques de l'ACAT, dont 60 de jeunes, existent actuellement en France, soit environ 10.000 adhérents.

(Cf. La Croix, 3 avril 1998)

PARIS

Relations anglicans-catholiques : interview du cardinal Hume

À l'occasion du 14e centenaire de la mission de saint Augustin à Cantorbéry, La Croix a publié cet interview du cardinal Basil Hume, archevêque de Westminster.

(Cf. La Croix, 31 mars 1998, p. 15)

Jérôme CORNÉLIS

Unité

DES CHRETIENS

Session œcuménique nationale Viviers - 27-30 avril 1998

«Un seul Seigneur, Jésus-Christ ! le dire et le vivre ensemble aujourd'hui»

Toutes les interventions de cette session ont fait l'objet d'un enregistrement sur cassette audio.
Ces cassettes peuvent être commandées à :

Studio 2 - Radio-Évangile - BP 1 - 26101 ROMANS Cedex

☐ M. Assaad KATTAN	FPF 9804/01	☐ M. CLAVREUIL/ Mgr BONFILS	FPF 9804/07
☐ M. Dennis GIRA	FPF 9804/02	☐ Table-ronde	FPF 9804/08
☐ Prof. Daniel MARGUERAT	FPF 9804/03	☐ Table-ronde (suite)	FPF 9804/09
☐ P. Henri-Jérôme GAGEY	FPF 9804/04	☐ Mgr STEPHANOS	FPF 9804/10
☐ Mgr PÉRISSET	FPF 9804/05	☐ Mme Anne-Cathy GRABER	FPF 9804/11
☐ M. LEMOPOULOS	FPF 9804/06	☐ Capitaine CESAR	FPF 9804/12
		☐ PP. P. GIROS/ N. LACAILLE	FPF 9804/13

Prix d'une cassette : 40 FF - Prix spécial 5 cassettes : 195 FF - Au-delà, ajouter 25 F par cassette.

Frais de port et d'emballage : 1 cassette : 5,50 FF - 2-3 cassettes : 9,50 FF - 4-6 cassettes : 18 F

7-9 cassettes : 24 FF - Au-delà : 30 FF.

«Et si je disais les chemins de l'enfance»

- Mgr Georges KHODR -

Plus qu'une autobiographie, c'est l'histoire d'une âme qui, au cœur de son temps, témoigne de son cheminement vers la lumière du Christ ressuscité. Cet ouvrage est le premier du théologien libanais à être traduit en français. Né en 1923, évêque de Byblos, Botris et du Mont-Liban, Mgr Georges Khodr est l'un des grands inspirateurs du renouveau de l'Église orthodoxe au Liban et en Syrie, et l'une de des figures spirituelles les plus marquantes du christianisme au Proche-Orient.

Coédition Éd. du Cerf - Le Sel de la terre, mai 1998

«Une voix chez les orthodoxes»

- Michel EVDOKIMOV -

Au carrefour de l'Orient et de l'Occident, un prêtre orthodoxe d'origine russe, marié, se penche sur sa vocation. Il évoque ici quelques aspects de son ministère pastoral confronté à la modernité, à l'œcuménisme, au dialogue interreligieux.

Éd. du Cerf, 1998, 110 pages, 50 FF

«À la Recherche de la Spiritualité, Le Défi du Renouveau»

- KAREKINE I^{er}, Patriarche Suprême, Catholicos de tous les Arméniens -

Ce document (édité à l'occasion de la première visite officielle de Sa Sainteté Karékine Ier, en France, le 6 février 1997) permet de mieux connaître l'Église arménienne apostolique, sa spiritualité et sa conception de l'unité. Nous sommes heureux de le faire connaître.

On peut se procurer ce texte auprès de :

Association culturelle de l'Église apostolique arménienne de Paris
15, rue Jean Goujon - 75008 PARIS



Je connais un homme dont je voudrais parler (...).

*Dix-neuf siècles se sont écoulés
et c'est aujourd'hui la personne qui, de toute l'histoire de l'humanité,
exerce le plus d'influence.*

*Toutes les armées qui aient jamais marché au combat,
tous les vaisseaux qui aient jamais navigué,
tous les parlements qui aient jamais siégé
et tous les rois qui aient jamais régné n'ont pas, à eux tous,
affecté la vie de l'homme sur la terre
autant que l'a fait la vie de ce solitaire (...).*

*De temps à autre, quelqu'un dit : «C'est le roi des rois».
Et je peux entendre un autre dire : «C'est le Seigneur des seigneurs.»*

*Ailleurs, j'entends un troisième dire :
«En Christ, il n'y a ni Est ni Ouest (...), ni Nord ni Sud,
mais une seule grande fraternité d'amour
d'un bout à l'autre du vaste monde.»*

Il ne possédait rien. Il se contentait de servir et de faire le bien.

Martin Luther King.
Sermon du 4 février 1968, à Atlanta.

UNITÉ DES CHRÉTIENS
80, RUE DE L'ABBÉ CARTON - 75014 PARIS
☎ 01 53 90 25 50 • fax 01 45 42 03 07

E-Mail : unite.chretiens.revue@wanadoo.fr